

Georges Kayser

Souvenirs d'enfance et de guerre



Souvenirs

d'enfance, de guerre et de la déportation

de 1930 à 1945

Georges Kayser

5a) Nestomitz école



Début mars 1943, nous arrivions donc à Nestomitz où nous étions logés dans une école tchèque de construction récente (années trente). Nous logions dans les salles de classe du 1^{er} étage à +/- 24 personnes par salle de classe. Dans les couloirs se trouvaient les lavabos , des auges «Trachs» en tôle, et les toilettes étaient à l'étage. Il fallait faire la queue pour y avoir accès. Le réfectoire avait été aménagé dans la salle de gymnastique. Nous mangions dans des écuelles en faïence et buvions dans des gobelets en métal émaillé.

La vaisselle était lavée par nos soins, l'épluchage des pommes de terre et la préparation des légumes nous incombaient de même.

Souvenirs

d'enfance, de guerre et de la déportation

de 1930 à 1945

Georges Kayser

Strassen octobre 2010

Je voudrais dédier ce récit à ma mère Alice et à mon père Joseph; ils ont porté la plus grosse part du poids des soucis et souffrances de la guerre et de la déportation.

Je le dédie également à ma tante Eugénie et oncle Camille Feipel-Kieffer, qui ont été pour mon frère Gaston et moi-même des «parents adoptifs » dévoués et responsables, surtout pendant la période de juillet 1944 à mai 1945 où nous vivions chez eux sans aucun contact avec mes parents restés en Allemagne isolés et séparés des leurs par le front.

Ce récit est destiné avant tout à mon épouse Elisabeth, à nos enfants Pierre, Françoise, Manette et Carine, à leurs conjoints Annette, Patrick, Camille et Claude, à nos petits enfants Anne, Luc, Michel, Paul ⚔, Philippe, Max, Cathy, Lis, Ben, Nick et Tom, à la famille de mon frère Gaston, son épouse Denise, leurs enfants Anne, Clara, Manon ainsi qu'à leurs conjoints et enfants, afin que le souvenir de leurs grands-parents et arrière-grand-parents reste conservé, à toute notre famille et enfin à nos amis nombreux qui nous ont secourus durant les périodes difficiles de notre vie.

Georges Kayser

Strassen mai 2011

La première édition de ce récit ayant connu un intérêt plus grand que prévu, je me propose de présenter une deuxième édition corrigée.

Que toutes celles et ceux qui m'ont aidé à redresser certaines fautes et erreurs soient chaleureusement remerciés, de même que toutes celles et tous ceux qui m'ont encouragé par des témoignages écrits ou oraux.

Depuis la première parution de mon récit, je pleure le décès de ma chère épouse, après 53 ans d'un mariage heureux et uni. Elisabeth était une collaboratrice extraordinaire, non seulement au plan familial et professionnel, mais également m'encourageait-elle avec compétence dans tous mes engagements de bénévolat, comme par exemple la rédaction de ces souvenirs.

Dr Georges Kayser

Strassen août 2011

Une troisième édition de 150 livres est devenue nécessaire. Comme il est difficile de prévoir la juste quantité de livres demandés, il paraît tout aussi difficile d'éviter toutes sortes de fautes, surtout concernant les noms propres.

Merci à tous les lecteurs intéressés pour la signalisation de telles fautes.

Georges Kayser

Table des matières :

1	Mon enfance 1930 – 1940	p 7 - 14
2	L'occupation allemande du Luxembbourg	p 15 - 25
3	Déportation	p 26 - 32
4	Départ en déportation vers Kratzau	p 33 - 45
5a	Nestomitz école	p 46 - 58
5b	Nestomitz fabrique	p 59 - 71
6	Berthelsdorf et Boberstein	p 72 - 75
7	Schleusingen	p 76 - 83
8	Rentrée à Luxembourg sans mes parents	p 84 - 87
9	Libération du Luxembourg	p 88 - 91
10	Offensive des Ardennes	p 92
11	Luxembourg définitivement libéré	p 93 -94
12	Retour de mes parents	p 95 - 104
13	Annexes lettres documents	p 107 - 143

1 Mon enfance 1930 - 1940

Je suis né le 5 octobre 1930, le dimanche du Rosaire.

Mes parents me racontaient qu'ils avaient participé à la procession du rosaire, le 5 octobre à 14.30 heures. Je suis né dans la soirée de ce même jour. Mon frère Gaston est né le 29 octobre 1934. Nous avons vu le jour tous les deux chez Madame Bintener, sage-femme, rue Adolphe Fischer à Luxembourg.

En feuilletant notre album de famille, ma mère racontait parfois l'histoire de la poupée.

Une amie à elle était venue en visite chez nous et m'avait offert en cadeau une poupée. Au lieu de la remercier gentiment, j'ai jeté la poupée loin de moi, mais mademoiselle Scheiffer, une jeune institutrice vivant en sous-location avec nous, est venue en aide à ma mère fortement gênée en me présentant la belle poupée sous la menace de l'index droit. J'avais honte sans doute, peut-être étais-je révolté mais il ne me reste aucun souvenir de cette scène.



17 rue Wilson

Mes premiers souvenirs remontent à une promenade que j'ai faite en compagnie de mon grand-père, Henri Kieffer, un petit homme trapu et moustachu, instituteur au quartier de la Gare à l'école de la rue de Strasbourg. Nous nous promenions avenue de la Liberté. Mon grand-père portait un costume foncé et était coiffé de son chapeau melon. Pour ma part, je portais un costume blanc avec des bretelles, et une casquette, signe infailible d'un vrai petit bonhomme ! Mon grand-père, qui connaissait beaucoup de monde, saluait constamment des

l'armistice demandé par la France juste après que le vieux Maréchal



Pendant les années 1941-1942, et jusqu'en janvier 1943, j'étais membre de la chorale Ste Cécile à Luxembourg-Gare. Le chanoine Mathias Erasmy avait été déporté vers la France par les SS allemands avec beaucoup de curés et d'abbés et notre paroisse était gérée par les vicaires Jean Pastoret, Jacques Hoffmann et Jean Heinisch. A Pâques de l'année 1942, nous avons chanté à l'église la Passion de Jésus Christ en latin, ce qui avait exigé un temps important de préparation. Pendant ces années, nous donnions des représentations avec notre chorale à l'Eglise Sacré-Coeur, l'abbé Jacques Hoffmann étant notre chef et Michel May notre organiste. Comme choristes, nous étions une bonne vingtaine de garçons et autant d'hommes. Toute notre vie était dominée par le rythme des fêtes de l'église. Toutes les manifestations se déroulaient à l'intérieur des églises, aucune procession ou manifestation extérieure n'étant tolérée par le nouveau régime. Les offices, messes le matin, vêpres et complies le soir regorgeaient de monde. A partir de 1941 Monsieur

May, lors de leçons privées, me fit travailler le solfège et le piano et continua ainsi ma formation musicale, déjà commencée en 1938 au Conservatoire de Luxembourg et interrompue à cause de la surcharge de la 1^{ère} communion en 1939.

Peu de temps après la rentrée des classes, fin août début septembre 1942, nous apprîmes qu'un bon nombre de fidèles Luxembourgeois étaient fusillés. En effet, le 30 août, le Gauleiter Gustav Simon avait déclaré le service militaire obligatoire pour les jeunes Luxembourgeois. A la suite de cette proclamation, il y eut une grève générale au Luxembourg. Suite à des grèves à Wiltz, Diekirch, Ettelbruck, Luxembourg et dans le bassin minier, des condamnations furent proclamées contre les meneurs devant le «Standgericht», suivies d'exécutions le lendemain matin dans la forêt de Hinzert près du camp de concentration de même nom. «Das Urteil wurde durch Erschiessen vollstreckt». Vingt deux patriotes furent ainsi fusillés!

Comme le chemin de mon école partait de la rue Wilson vers l'ancien Athénée près de la cathédrale, je m'engageais toujours en direction du boulevard de la Pétrusse et là passais devant la fameuse villa Pauly, siège de la Gestapo. Avant de traverser «le Pont Neuf», je côtoyais une colonne d'affichage où, sur des affiches rouges, étaient écrits les noms des Luxembourgeois condamnés par le «Standgericht» et exécutés à 6 heures, le matin même, par fusillade. Ces affiches s'offraient à la vue des passants pendant plusieurs jours de suite. C'était une période affreuse! Mes parents étaient scandalisés et terrorisés. En accord avec ma mère, mon père décida alors de renvoyer sa carte de membre de la V.D.B. dont la souscription lui avait été imposée par la direction des ARBED en 1941 et recommandée par le directeur (Alois Meyer), sous la menace du conseil d'administration allemand.

3) Déportation

Par le renvoi de cette carte, il entendait protester contre l'introduction du service militaire allemand obligatoire pour les Luxembourgeois des classes d'âge 1920-1921-1922-1923-1924-1925-1926. Ces faits sont connus et décrits et je ne fais que les rappeler ici.

NATIONALSOZIALISTISCHE DEUTSCHE ARBEITERPARTEI
KREISLEITUNG LUXEMBURG

Luxemburg - Petrußring, 106
Fernsprecher 67-78 - 67-79 - Postscheck-
Konto Nummer 11 000 - Postschließfach 145



Kampfblatt des Kreises Luxemburg
«Nationalblatt»
AUSGABE LUXEMBURG


Amt: Der Kreisleiter
LUXEMBURG, den 3. November 1947

Zeichen:
A U S C H L O S S T V O N D E M .

Amt, Zeichen und Datum
bei Antwort stets angeben!

Herrn
Josef L a y s e t ,
Angestellter,
geb. 18.11.22
Luxemburg - Sankhof
Hardtstr. 16

Ich schliesse Sie aus der Volkdeutschen Bewegung aus.



B. Metz
(B. Metz)
Bereichsleiter der SDAP.

Ce renvoi de la carte eut pour conséquence que mon père fut rayé des listes des membres de la V.D.B., et nous apprîmes qu'il avait été mis sur les listes des gens à déporter vers l'est de l'Allemagne. (voir document). En effet, en septembre 1942, les premières familles luxembourgeoises furent déportées à " Leubus" en Silésie, dans la Pologne actuelle, et fin septembre à fin novembre 1942, plus de 800 personnes avaient été déportées, dont Madame Marie Jacoby-Reuter, amie de ma mère, avec sa fille Adrienne et dont le père respectivement le mari, le colonel Aloyse Jacoby, avait déjà été interné dans un camp de concentration. Dès lors nous étions préparés à être déportés un de ces matins, nous aussi. Des préparatifs avaient donc été faits. Mais il y eut une accalmie jusqu'à la fin de janvier 1943, et nos préparatifs furent provisoirement suspendus, car ma mère ne voulait plus continuer à vivre sur les valises et les coffres. Tout à coup, de nouveaux convois de Luxembourgeois furent déportés («Absiedlung») les 29 janvier et 2 février 1943, chaque fois une cinquantaine de personnes, et le lendemain 3 février, ce fut notre tour.

Les deux convois, celui des 2 et 3 février 1943, formaient le camp d'Ober-Kratzau, en tout 111 personnes. Le 3 février commençait donc pour nous et notre famille l'aventure la plus tragique de toute notre vie. Elle peut être étudiée en détail dans les quatre dossiers pleins de lettres et documents de maman, papa Jos, Gaston et moi-même (Georges), ainsi que dans le livre d'or de la Résistance.

Der Chef der Zivilverwaltung
in Luxemburg
Beauftragter
des RfH. - Reichskommissar
für die Festigung
deutschen Volkstums

Luxemburg, den 3. Februar 1943.

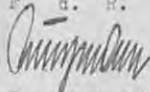
Herrn
Josef Kayser, Ums. 287-Lux.-
Angestellter

Luxemburg,
Hardtstr. 16.

Verfügung!

Sie sind mit Ihrer Familie (Ehefrau, ² 3 Kinder und sonstigen
zum Haushalt gehörigen Personen, ausgenommen sind Haus-
angestellte) zur Absiedlung aus Luxemburg bestimmt. Ich ersuche Sie,
den Weisungen der von mir beauftragten Stellen Folge zu leisten.

F. d. R.



SS-Sturmbeamführer.

i. V.

Berkelmann.

SS - Obergruppenführer
und General der Polizei.

Le matin du 3 février 1943, vers 6 heures du matin, mon père monte nous trouver au 2ème étage pour nous réveiller, nous expliquant brièvement que les «Preisen» sont là pour nous déporter tous les quatre, que nous devons être courageux, ne pas pleurer, nous habiller bien chaudement et nous dépêcher, car, vers 8hres, un camion ou un bus viendra nous cueillir. Maman pleure, mais se ressaisit vite, ne voulant pas montrer son chagrin face à l'opresseur.

Deux SS en civil discutent avec mon père au salon, la «Stuff», autour d'une table ronde, lui demandant de signer des documents concernant la confiscation de la propriété immobilière de mes parents et de leur remettre les livrets d'épargne, les extraits des comptes bancaires, les documents notariés se rapportant à la propriété immobilière etc. Tous nos biens doivent être déclarés et sont confisqués. La DUT («Deutsche Umsiedlungs Treuhand Gesellschaft

m.b.H. Nebenstelle Luxemburg») s'occupera dorénavant de la gestion de nos biens. Mon père avait donné une procuration à tante Eugenie pour pouvoir entrer dans la maison et s'occuper des questions telles que vider la maison, placer nos meubles etc.

Les discussions amorcées prennent environ 40 minutes. Entretemps un «Schutzmann» genre bonhomme s'affaire à donner des conseils d'ordre pratique à ma mère, voulant l'aider à emballer des effets de voyage, à faire le choix des vêtements et des couvertures de lit à emporter, plus ou moins 60 kg par tête de pipe. Peu à peu les voisins sont informés, surtout M. Gutenkauf du no 8 de la rue Wilson et M. Defrang du n° 14, les seuls à posséder un téléphone à l'époque. Ainsi tante Eugénie, soeur de maman, et Boma sont mises au courant par téléphone ou par courrier cycliste.



Georges Kayser, Emile Wanderscheid, Gaston Kayser

Il faut savoir que tous les matins, mes cousins Niederkorn de Cessange livraient le lait dans notre rue avec leur chariot tiré par un cheval.

Gaston et moi emballons nos cartables, quelques jouets, des livres et des vêtements. Comme, pour moi, c'était la période de jouer au curé, j'emballer 2 cierges neufs que j'avais reçus à Noël pour orner mon autel.

Vers 7h30 arrive tante Eugénie, oncle Camille ayant dû travailler. Notre Boma, qui résidait au quartier Belair chez tante Eugénie, était prostrée au point qu'elle n'avait pu se lever. Quelques jours après elle aurait une hépatite (jaunisse) aiguë provoquée par la douleur de nous savoir partir en déportation.

De suite tante Eugénie prépare une grosse omelette substantielle avec des tartines pour nous tous. Je me rappelle avoir été forcé à avaler tant d'oeufs si tôt le matin, chose inhabituelle pour moi, que je ressentais un certain dégoût.

Peu après l'arrivée de tante Eugénie, apparaissent les voisins Gutenkauf, Defrang, le gendarme M. Joseph Santer, le père de Jacques, qui tous nous consolent et nous donnent de bons conseils. Le voisin direct, le plus redoutable SS Bieler, (M. Bieler est décrit dans les mémoires du Dr Fernand Schwachtgen comme l'agent SS le plus redoutable) habitait la maison de Charles Friedmann, notre voisin juif déporté dans les camps de la mort, depuis presque un an déjà. Sortant de chez lui, il s'arrête, regarde mon père et dit « *Sie auch, Herr Kayser, das hätte ich nicht von Ihnen gedacht !* » puis s'en va. (Vous aussi, Monsieur Kayser, je n'aurais pas pensé cela de vous !)



M Charles Friedmann avec sa petite fille Claire
avant leur départ

Charles Friedmann, notre voisin juif, était resté seul dans sa maison, 18 rue Wilson, ne voulant pas abandonner ses affaires. Son fils Richard avec sa femme, leur fille Claire et la belle-mère avaient quitté le Luxembourg fin 1940 en voiture en direction du Portugal où ils étaient restés une année et demie avant de continuer vers Cuba. Ils sont restés à la Havanne jusqu'en mai 1946.

Malgré une défense formelle de communiquer avec les juifs qui avaient été obligés à porter l'étoile jaune en public, mon père et Charles Friedmann avaient continué d'échanger leurs confidences par-delà le mur de nos jardins respectifs contigus. Derrière les maisons, pas de regards ni d'oreilles indiscrets, car les jardins donnaient sur un terrain vague à l'époque appelé «*Tipp*».

Ils en étaient venus ainsi à parler un jour du comportement face à l'obligation, même sous peine de mort, de remettre les épargnes d'or à l'occupant. Charles Friedmann avait confié alors à mon père son petit secret, l'endroit où il avait caché son or. C'est ainsi qu'après la guerre, le fils Richard, qui tout seul n'avait plus pu retrouver l'endroit précis de la cachette, a pu récupérer son bien grâce à mon père. Il le remercia dans une lettre du 3 décembre 1945 d'avoir pu conserver son petit souvenir, qui lui a permis après la guerre de remettre ses affaires en marche.

(voir annexe pages 141 et 142 la lettre de Richard Friedmann à mes parents datée du 3 décembre 1945)

4 Départ en déportation vers Kratzau

Vers 8.30 heures un bus s'arrête devant notre maison. Les valises sont montées. Quelques personnes sont déjà à bord, comme les Hamman, plus tard montent aussi les Groos avec la petite Catherine en pleurs. Mon père connaissait M. Hamman, Guillaume Groos et Mathias Virte comme collègues aux ARBED ainsi que M. Conter, ses fils Claude et Roland. Quand Ketty Groos reconnaît mon frère Gaston, son ancien camarade de l'école maternelle, elle s'écrie: « *Hei de Gasty !* » et elle cesse de pleurer sur le coup.

Le bus démarre pour faire le tour de la ville. A chaque arrêt, de nouveaux arrivants s'entassent à bord. Dans l'avenue de la Gare montent les Pauly. Mme Pauly proteste violemment contre ce départ forcé et est chargée comme un marchand de tapis. Elle emporte un vase lourd en cristal bleu (Val St Lambert) ainsi qu'un tapis très précieux sur son bras. Elle porte son beau manteau de fourrure astrakan gris-bleu. Quand monte la famille Benduhn avec deux enfants, l'aîné Ferdy +/- 6 ans, plus jeune que mon frère Gaston, et le cadet Robert de +/- 3 ans, ma mère pousse un profond soupir, mais quand quelques stations plus loin, l'une des dernières monte, la jeune famille Weiler, la dame un bébé emmailloté d'à peine 10 mois dans ses bras, Théo dit Théidy, il règne tout à coup un grand silence de compassion et de profonde pitié, ma mère ne pouvant s'empêcher de sécher quelques grosses larmes. « *Nee wat e Misär!* » Elle considère soudain son propre destin comme moins misérable avec nous deux, «ses grands garçons», qui peuvent déjà porter des bagages, par rapport à celui de ces deux familles avec des enfants encore en bas âge. De même la présence des vieux époux Berens, beaux-parents de August Schulz-Berens, qui eux avaient déjà largement dépassé les 70 ans, suscite aussitôt une pitié générale.

Vers 10.00 heures, nous arrivons à la Gare de Hollerich, où il y a déjà du monde, y compris des agents SS et quelques soeurs allemandes de la Croix Rouge.

Nous passons chez le photographe. Deux photos sont prises de chacun, une de profil et une de face.

Après, vers midi, une soupe aux petits pois est servie, et vers 14 heures on nous embarque dans le wagon pour le grand voyage vers l'Allemagne de l'Est. (Un wagon pareil peut toujours être visité à la Gare de Hollerich près du musée de la déportation.)

Lors du trajet entre Luxembourg et Wasserbillig, d'abord de nombreuses personnes nous témoignent leur sympathie. Elles s'étaient rassemblées sur la passerelle reliant le quartier de la Gare et Bonnevoie et ensuite par quelques rares patriotes lors de notre passage dans les diverses gares luxembourgeoises. Mais une fois le pont de Wasserbillig passé, plus personne ne remarque notre passage. Nous sommes accompagnés de deux SS et de deux soeurs de la Croix Rouge allemande. Les soeurs apportent surtout des soins aux petits Théidy Weiler et Robert Benduhn. Nous autres vivons sur nos propres provisions pour la route: tartines et boissons chaudes en bouteilles thermos. Nous roulons tout l'après-midi et la nuit suivante, avec des arrêts des fois prolongés hors des gares. On n'a pas le droit de sortir des wagons.

Vers 8 heures le lendemain, le train s'arrête à Leipzig, à « Leipzig Hauptbahnhof ».

Là nous avons le droit de sortir sur le quai pour nous laver, pour boire un peu d'eau et manger du pain noir. Pendant l'arrêt en gare de Leipzig on annonce soudain par haut-parleur la nouvelle de la chute de Stalingrad, où le Maréchal von Paulus, commandant en chef de la 6^{ème} armée allemande encerclée par les Russes, s'est rendu avec le reste de ses soldats. Plus ou moins 90.000 hommes de troupe s'étaient ainsi rendus et avaient accepté la captivité contre les ordres du Führer A.H. C'était le début de la retraite des armées allemandes de la campagne de Russie. Illico l'espoir monte parmi les déportés luxembourgeois. Le bruit court que pour Pâques ou, tout au plus, pour la Pentecôte on sera de nouveau à la maison.

Il paraît que nos manifestations ont tellement irrité les SS, qu'après notre convoi, aucun groupe de déportés n'eut plus la permission

d'aller chercher de l'eau dans une gare.

Vers 20 heures nous arrivons en gare de Kratzau. Là un vieux camion ouvert nous attend et nous embarque pour la vieille fabrique, construite en 1870, en partie abandonnée en 1918 et située à Ober-Kratzau («Chrastava» en tchèque). Quelques salles étaient encore occupées et servaient à la fabrication de boutons, d'autres salles au 1er étage nous étaient destinées et devaient nous abriter pendant plus ou moins un mois.



Au camp nous accueille le groupe de 48 Luxembourgeois déjà arrivés la veille, dont les Wagener, Ady et Marga, Ria et Grita, les Thilmany, Krau et Lambert Schaus, et bien d'autres qui nous aident à mieux supporter le froid de l'accueil par les nazis et l'affreux aspect des vieux bâtiments :



d.g.à.d. Zeimes, A Nickels, Alice Kayser, Cécile Biever, Lambert Schaus

le réfectoire, une grande baraque en bois avec un poêle au milieu, des tables et des chaises de kermesse flammande «Wisefest», une scène surélevée d'un mètre et puis le bâtiment de la fabrique où le 1er étage a été aménagé comme dortoir.



réfectoire à Oberkratzau

Une salle de fabrique aux fenêtres qui ne s'ouvrent qu'en partie, sol en béton avec des rangées de lits superposés en bois avec un sac en jut de papier rempli de paille qui repose sur de simples lattes. Les couloirs d'à peu près 1 m de large, chaque lit avec deux couvertures grises («Päerdsdecken»). Les lits sont disposés deux à deux, c'est-à-dire chaque unité offre de la place pour quatre personnes. Les nouveaux venus s'arrangent de façon à ce que les enfants couchent en général sur les lits du haut, tandis que les parents coucheront en bas. Tous sont logés dans le seul grand dortoir, sauf Théidy. Devant le dortoir se trouvent les lavabos comme dans les fabriques de l'époque, un grand bassin rond, avec six ou huit robinets à l'eau froide. Il y a deux ou trois de ces bassins pour toute la population. Les toilettes sont accessibles de l'extérieur de la cour .

Les repas seront pris au réfectoire, défense de manger en chambre dortoir.

Nos lits se trouvent près de la fenêtre. Comme nous sommes très fatigués, assez vite nous montons nous coucher. Gaston et moi en haut, mon père sous moi et ma mère sous Gaston. Alors que je suis

en train de suivre le cours de mes pensées sous ma légère couverture de paille qui pique et qui sent la grange, j'entends notre voisine, une dame d'une cinquantaine d'années de la haute bourgeoisie, en mal de se déshabiller, se plaindre en désespoir de cause à son mari, qui lui est déjà couché: « Mais Francis, wéi soll ech mech dann hei ausdoën?» Mon père, galant homme, rétorque: «Oh, Madame, ech dréië mech alt ãm a wäerd Iech net stéieren! - Oh, Merci Här Kayser!» (comment vais-je me déshabiller ici? - mon père: Oh Madame, je vais me retourner pour ne pas vous déranger.)

Pour ma part, je n'en fais pas de même. Je cache la tête sous la couverture, mais j'en soulève discrètement le bord et observe, sous faible lumière, le déshabillage de la dame, l'enlèvement d'abord des enveloppes externes, des sous-vêtements roses, d'un corsage haut ceinturé avec des lacets ensuite, véritable effeuillage. L'affaire est vite terminée, mais monsieur le mari ou le fils Jupp a dû donner des coups de main précis. Sommeil profond ensuite. Le lendemain, tôt vers 7 heures, appel au réveil, tout le monde à la queue devant les toilettes. Nous autres enfants comprenons vite que, pour faire pipi, il suffit d'un petit coin tranquille à l'abri des regards.



Après la première nuit passée à Oberkratzau, nous savions déjà à suffisance qu'un camp de déportation n'était ni un hôtel de luxe, ni un sanatorium, ni une auberge de jeunesse, mais plutôt un lieu intermédiaire entre une prison et une caserne.

Le logement et la nourriture distribuée par la direction du camp étaient évidemment gratuits ; en revanche, rappelez-vous, on nous avait tout confisqué et pris au départ de Luxembourg.

Les bâtiments qui nous abritaient pouvaient être
soit une abbaye abandonnée comme Leubus,
soit une vieille fabrique désaffectée comme Oberkratzau,
soit une école hors service comme Nestomitz,
soit même les dépendances d'un château comme Boberstein,
soit des baraquements comme Trebnitz
soit des bâtiments agricoles comme Berthelsdorf.

Ces camps se trouvaient sous le commandement d'un chef de camp («Lagerführer») et ses aides appartenant tous au parti nazi.

Dans certains camps, la discipline avec salut au drapeau et rassemblement, appel nominal journalier étaient très stricts, dans d'autres camps ils l'étaient moins. Mon ami Victor Goedert a été frappé par un chef de camp pour un rien de telle sorte qu'il a gardé de méchantes séquelles durant toute sa vie (*fracture du complexe maxillo malaire gauche sans aucun traitement de consolidation à l'époque*).

Les besognes des repas, comme mettre la table, faire la vaisselle, peler et nettoyer les légumes et faire le ménage dans les réfectoires, dortoirs et toilettes étaient répartis sous l'autorité de notre propre organisation interne entre les femmes et les hommes du camp et même les enfants volontaires. Vous voyez ici que nos familles ne furent pas séparées, mais pouvaient rester ensemble, sauf exceptions. Les personnes adultes devaient travailler en outre surtout à l'extérieur dans des usines ou chez des entrepreneurs divers et assurer les tâches qu'on leur assignait. Ils pouvaient garder leur

mince salaire. Les occupations étaient des plus variées, allant de l'aide ouvrier («Hilfsarbeiter»), attribution imposée à la plupart, au comptable, artisan qualifié, ou même au médecin assistant dans un hôpital ou pharmacien proviseur dans une officine.

Ces déportations avaient été jugées nécessaires par le Gauleiter Gustav Simon et SS Obergruppenführer Berkelmann, après la grève de septembre 1942, pour déraciner dans les territoires «allemands» frontaliers occupés, les personnes indésirables et récalcitrantes aux idées national-socialistes et les noyer, loin de leur patrie, dans la masse des Allemands des pays de l'est.

Pour certains camps, disons ceux qui se trouvaient loin des localités respectives, l'enseignement aux enfants était organisé par les Luxembourgeois du camp eux-mêmes comme c'était le cas à Kratzau, Boberstein et Berthelsdorf, tandis que dans d'autres camps, les enfants se rendaient obligatoirement à l'école publique du village, comme à Nestomitz.

Ces quelques explications sur les camps de déportation «Absiedlungslager», ceux dans lesquels nous vivions, auraient été superflus en 1946, mais ce qui pour nous était chose connue et même chose vécue, est loin d'être évident pour les jeunes générations actuelles et à fortiori pour les générations à venir.

Nos interlocuteurs actuels ont des problèmes à comprendre et à imaginer la vie des camps et même à discerner les divers types de camps ayant existé sous le régime nazi et dans d'autres pays pendant la guerre. Permettez-moi d'en énumérer brièvement quelques-uns des plus connus.

- 1) Les camps les plus redoutables étaient les camps de concentration K.Z. On y emprisonnait les ennemis du régime nazi et ceci déjà depuis 1933. Un des tout premiers camps de

concentration était celui de Dachau près de München. On y torturait et tuait par dizaines et centaines, soignait à peine ou pas du tout les malades. La famine, l'épuisement, la peur régnaient en maître.

- 2) Parmi les camps de concentration il importe évidemment de relever les camps d'extermination (« Vernichtungslager») conçus et construits après la conférence de Wannsee en 1943. On y tue délibérément de façon méthodique et, on peut l'affirmer même, de façon industrielle, par milliers ou dizaines de milliers, des groupes ethniques tels que, les juifs, les gitans p.ex. On y fait le tri des personnes valides et utilisables dès la descente du train. On fait se dévêtir tout le monde, hommes, femmes et enfants, leur expliquant qu'ils doivent passer à la douche pour se laver et se débarrasser des insectes parasites «Entlausung». Mais une fois les gens enfermés dans les salles aménagées et les portes fermées hermétiquement, des gaz toxiques sont introduits. Après 15 minutes, toutes les personnes sont mortes asphyxiées et les cadavres sont enterrés dans des fosses communes ou, surtout incinérés sur place dans des fours crématoires. Les prisonniers qui devaient vaquer à cette besogne sont systématiquement tués eux aussi, histoire de garder secret le système de tuerie industrielle des camps d'extermination. Il faut savoir qu'en l'espace de juin 1943 à novembre 1944 plus de 1,2 millions de gens ont ainsi été gazés et incinérés au seul camp de Auschwitz-Birkenau.
- 3) Les camps de déportation «Absiedlungslager» servaient à loger des familles entières pour des motifs politiques.
- 4) Les camps de déportation «Umsiedlungslager» accueillaient les gens dont les habitations étaient détruites, ou qui étaient en fuite devant les troupes ennemies qui avançaient.
- 5) Les camps d'évacuation étaient destinés pour les personnes qui fuyaient les hostilités proches ou à venir.
- 6) Les camps de travail recueillaient des hommes ou femmes forcés de travailler pour un salaire dérisoire ou aussi des

travailleurs volontaires

- 7) Les camps d'éducation «Erziehungslager, Umerziehungslager oder Straflager» pour les jeunes rébarbatifs (Burg Stahleck, Ansemburg...). Le temps passé dans ces camps était généralement limité à quelques semaines ou quelques mois.
- 8) Les camps de travail (hommes et femmes) pour toute la jeunesse allemande «Arbeitsdienstlager». Ces camps étaient obligatoires pour toute la jeunesse pendant 3 à 6 mois et étaient considérés comme préparation au service militaire.
- 9) Les camps d'entraînement « Ausbildungslager ou Wehertüchtigungslager » pour les jeunes hommes surtout avant l'envoi au front.
- 10) Les camps de prisonniers de guerre «Kriegsgefangenenlager» recevaient des soldats de diverses nationalités souvent dans des conditions très précaires, voire atroces.
- 11) Les camps de regroupement et de transit s'expliquent par leur seul nom.
- 12) Les camps de quarantaine ou d'isolement recevaient après la guerre pour des motifs de santé et de prévention contre les maladies contagieuses les hommes et les femmes rentrant des différents autres camps.

Cette énumération n'est pas exhaustive, mais plutôt destinée à montrer que pour tout genre d'activité et de rassemblement humain, il y avait des camps ad hoc

La vie du camp

Pour nous, la journée débutait généralement par la distribution du petit-déjeuner à 7 heures du matin à la salle de réfectoire en bois, où il fallait faire la queue pour recevoir sa ration.

Après, peu à peu, on s'organisait. Nik Krau, Ady Wagener, Lambert Schaus étaient nos porte-parole et servaient d'intermédiaires entre nous, les déportés, et la «Lagerleitung» (direction du camp). Le «Lagerführer» (chef de camp) s'appelait Schaller. C'était un homme dans la cinquantaine, plutôt modéré. Il était secouru par plusieurs autres personnes qui toutes étaient membres du parti nazi et portaient l'uniforme jaune. Leur langage était loin du «Hochdeutsch» qu'on nous avait enseigné à l'école à Luxembourg. Ainsi Schaller avait l'habitude de dire : « *Ach seitz doch vernünftig; Noo!* » («noo» pour «ja»). –soyez raisonnables. «*Dan klennen Griebel packe mer zam un schmeisse mer wag*» («diesen kleinen Abfall fegen wir zusammen und schmeissen ihn dann weg» - ramassons et jetons cette petite ordure).

Nous autres enfants arrivions vite à comprendre ce langage du pays des Sudètes. Il me fallut près de 6 mois pour parler comme les autochtones du pays des Sudètes non tchèques. Il faut ajouter que le tchèque ne nous était pas enseigné officiellement. Il était proscrit comme le français chez nous à Luxembourg. Tout se passait en allemand, bien que plus de la moitié de la population parlât la langue tchèque.

Autre épisode dont j'ai bon souvenir: «l'Arbeitsamt» de Reichenberg («Liberec») envoyait des délégués pour essayer de placer les Luxembourgeois dans des occupations utiles au Reich. A la question quelle formation ils avaient reçue, beaucoup répondaient par «Humanistische Bildung», c'est-à-dire, étude du latin et du grec au Lycée. Les fonctionnaires de l'«Arbeitsamt» étaient perplexes quant au degré d'études de ces étrangers et ne savaient pas comment placer tant d'humanistes érudits.

En effet, à mon savoir, personne (ou presque) des habitants du camp n'avait été embauché. Enfin, après un mois à peine, nous dûmes plier bagage et on nous transporta dans un autre camp à Nestomitz «Nestemice» près de Aussig «Usti nad Labem».

Ajoutons qu'après l'arrivée dans un camp il y avait généralement plus ou moins deux semaines de «Lagersperre», c'est-à-dire interdiction stricte de quitter le camp. Aussi n'étions-nous sortis qu'une ou deux fois dans Kratzau pour assister à la messe du dimanche p.ex. Ce n'est que vers la fin de notre séjour à Kratzau que, pendant deux ou trois jours, je fréquentais l'école primaire du lieu.

Dans le camp, la classe était confiée pendant les quelques semaines à Mademoiselle Alice Nickels et Monsieur J.P. Loenerts, deux instituteurs luxembourgeois. Les cours avaient généralement lieu le matin et suivaient les programmes enseignés chez nous avant la guerre. Nous passions le reste de la journée à aider nos parents et d'autres adultes aux besognes ménagères.



enfants du camp d'Oberkratzau:

de gâd: Ady Kieffer, Poupa Schulz, Marie-Louise Thilmany, Ria et Grita Wagener, Pierre Kieffer, Gaston Kayser, Georgette Thilmany, Ketty Gross
milieu dernière rangée de gâd: Melle Nickels, Mayèse Weber, Claude Conter, Georges Kayser



dgâd: Jos Kayser, Josy Zeimes, Ady Zeimes, Paul Welschbillig, Georges Kayser, Lambert Schaus

Ainsi, de mon côté, je faisais partie de l'équipe de nettoyage du grand réfectoire. Ma tâche était de me présenter avec ma pelle aux appels des membres de l'équipe pour ramasser les poussières. Les après-midi, il restait du temps pour jouer, pour courir dans la nature ou pour écrire des lettres.

Après un petit mois de séjour à Oberkratzau, on signifia notre départ pour le lendemain. On avait donc un jour pour plier bagage. Ensuite nous fûmes transportés par camion et par train à Nestomitz (Nestemice nad Labem). Une famille, les Zeimes, devait rester à Oberkratzau. Une autre famille, les Kieffer-Peusch, après un court séjour à Nestomitz, dut y retourner. En fait, ces familles comprenaient des artisans hautement qualifiés qui avaient trouvé du travail dans la région.

5a) Nestomitz école



Début mars 1943, nous arrivions donc à Nestomitz où nous étions logés dans une école tchèque de construction récente (années trente). Nous logions dans les salles de classe du 1^{er} étage à +/- 24 personnes par salle de classe. Dans les couloirs se trouvaient les lavabos , des auges «Trachs» en tôle, et les toilettes étaient à l'étage. Il fallait faire la queue pour y avoir accès. Le réfectoire avait été aménagé dans la salle de gymnastique. Nous mangions dans des écuelles en faïence et buvions dans des gobelets en métal émaillé.

La vaisselle était lavée par nos soins, l'épluchage des pommes de terre et la préparation des légumes nous incombaient de même.



famille Kayser



réunion typique d'habitants de notre dortoir autour d'une tasse de café le dimanche après-midi



autre réunion avec :

mes parents, moi-même et
Gaston, Ady, Ria et Grita
Wagener, Roland et Claude
Conter et leur mère Mme
Conter



la toilette du matin à Nestonitz-école

de gâd : Lambert Schaus, la joue droite savonnée faisant la queue, Mme Hemmer, mon père Joseph en train de savonner son visage, quelques jeunes filles, ma mère Alice

A la distribution des repas on devait faire la queue, toujours et partout. L'accueil était très autoritaire et militaire. Un «Kreislagerleiter» nommé «Reismüller» nous reçut le second jour à la salle du réfectoire pour nous haranguer, nous expliquer les théories nazies, l'obligation pour les jeunes de rejoindre la «Hitler Jugend» et de collaborer au maintien de la discipline. A la fin du discours il ajouta : «glaubt bloß nicht, daß ihr je wieder nach Luxemburg kommen werdet». Et brandissant son arme, il ajouta «Sollte Deutschland je diesen Krieg verlieren, so werden 23 Kugeln aus diesem Revolver für euch sein, und die letzte für mich» (*ne pensez surtout pas que vous allez rentrer un jour à Luxembourg. Si jamais l'Allemagne devait perdre cette guerre, 23 balles de ce revolver seront pour vous et la dernière sera pour moi-même*)

Mais peu à peu une opposition passive s'organisait, et finalement on renonça à nous obliger à suivre les exercices de la «Hitler Jugend».

Même à l'école de Nestomitz où nous fûmes embrigadés dès le 2^e ou 3^e jour, on nous permit, à la demande soumise au directeur (Oberlehrer), portée par plusieurs garçons parmi lesquels je me trouvais avec mon ami Nic Rumé, de saluer comme nous avions l'habitude de faire chez nous par «Guten Morgen, Herr Lehrer / Frau Lehrerin». Nous y étions autorisés par le directeur, mais cette permission extraordinaire suscita par après une petite révolte parmi les jeunes de toute l'école.



Nelly Thilmany, Robert Benduhn, Georgette et Marie-Louise Thilmany, Monique Virte, Albert Goedert, Gaston Kayser, Marie-Louise et Gérard Schmit, Poupa Schulz, Milla Goedert



Claude Conter était mon premier compagnon d'infortune. Bibliophile et penseur, il passait beaucoup de temps avec ses bouquins et ne nous suivait pas à explorer la nature. Comme il était âgé de 14 ans, il dut quitter l'école primaire («Volksschule») dès avril 1943 pour aller travailler au «Kabelwerk» avec beaucoup d'hommes de notre camp.

Un jour, Claude avait disparu et personne ne savait où il était. Avait-il été enlevé ? On craignait le pire, sauf sa mère qui, fumant des cigarettes, était calme et passible, décontractée même; elle avait confiance en son fils Claudy. En effet, après huit jours Claude réapparut au camp. Il avait été chez son oncle Dr Léon Nickels, alors ordonné de service («dienstverpflichtet») à Daun dans l'Eiffel, et chez sa tante. Il avait voulu se cacher chez sa grand-mère à Luxembourg, mais comme cela s'était avéré impossible, il était retourné au camp.

Cette fugue d'une distance de +- 700 km s'est donc bien terminée et n'a pas eu de suites fâcheuses.

autres faits divers :

Plusieurs familles reçurent des visites de membres de leur famille ou d'amis de l'extérieur. Il me semble que ceci fut toléré aussi longtemps qu'il n'y eut pas d'abus.

Fin août 43, tante Eugénie, la sœur de ma mère, vint nous voir à Nestomitz – école.

Elle logea à l'hôtel «Sudetendeutscher Hof» à Aussig. Elle vint au camp quelquefois les après-midi pour participer à l'assemblée familiale autour d'une tasse de café, assista à la messe du dimanche à Waldhirsche et à une excursion en bateau à Leitmeritz. Poussée par un courage extraordinaire pour renifler sur place les conditions de vie au camp, elle avait fait ce long voyage en train ensemble avec Madame Consdorf qui rendait visite à la famille de sa sœur Mme Virte-Consdorf.



visite de tante Eugénie
de gâd : Grita Wagener, Gaston, tante Eugénie, Georges, ma
mère Alice

Pendant quelques jours nous fîmes avec elles des promenades dans Aussig et même une visite du camp de Schreckenstein à quelques 4 ou 5 km de là. Avec les habitants luxembourgeois de ce camp bien connu, nous avons eu des contacts réguliers et même fréquents, surtout à l'occasion de certains événements tels qu'un mariage ou un baptême.



excursion avec tante Eugénie

Un autre jour, Monsieur Cales, collègue de mon père, vint voir tous les copains déportés de l'ARBED et distribua des cadeaux de la part des employés de cette firme.

Le Dr Alphonse Wilwertz, notre médecin dentiste, était également venu nous voir au départ de Dresden, son lieu de travail à ce moment-là.

Notre école séparait les garçons et les filles et dans ma classe, nous étions six garçons luxembourgeois de mon âge et une bonne vingtaine de garçons allemands sudètes. Les cours commençaient le matin à 8 heures: allemand, calcul, histoire, géographie, biologie,



dessin, chant, gymnastique et «Werken» (travail manuel, bricolages). Dans l'après-midi, à partir de 13 heures, nous étions libres, mais parfois il y avait d'autres activités : collecte de plantes, collecte d'os, d'insectes («Kartoffelkäfer»), cueillette de fruits, vente d'objets pour le «Winterhilfswerk» ou éventuellement «Dienst» à la «Hitler Jugend» auquel nous ne participions pourtant pas. Mais nos petits copains y participaient au moins une fois par semaine.

Dans la branche «Werken» nous fabriquions des cerfs-volants en bois léger et papier

soie. Pour les faire voler, il fallait réaliser une queue adaptée à la taille du cerf-volant et il fallait un fil assez long et pas trop lourd. J'en avais fait deux ou même trois, tellement j'aimais bricoler. L'un d'eux était définitivement trop grand et trop lourd, si bien qu'il ne prenait pas l'air et finalement ne vola pas.

Déjà avant la guerre, j'avais fait partie des scouts louveteaux du quartier de la Gare, paroisse Sacré-Coeur, et suivant le modèle des scouts, nous avons lancé un petit club de sept jeunes entre 9 et 14 ans au camp. Nous nous fabriquions des chapeaux en papier, établissions les règles du club, qui culminaient dans des slogans de résistance,

pratiquions le salut des louveteaux, le V formé avec deux doigts de la main droite, dispositions d'un lieu de réunion, d'un uniforme comprenant un bâton artistiquement sculpté, d'un sifflet avec quelques signes de morse et d'un cahier de club avec des tas de secrets et de paroles anti-nazies.



d.g.à.d. Michel Stoltz, Paul Goedert, Gast Kayser, Georges Kayser, Guido Stoltz, Vic Goedert, Nicolas Rumé

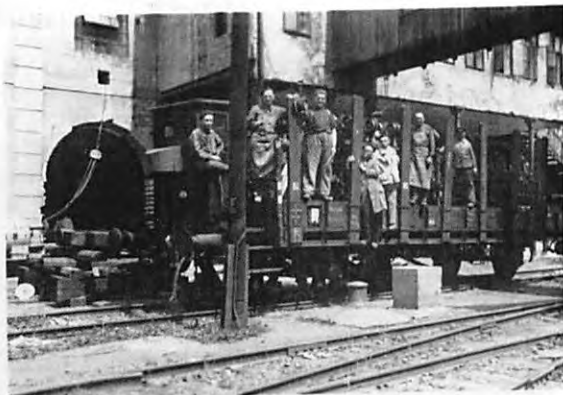
Le club portait le nom de «Roude Léiw» et nous occupait pendant toute la saison de l'été de 1943. De temps en temps, soit quelque trois fois par semaine, un prisonnier soviétique totalement en haillons, venait avec une charrette primitive vider les poubelles, et subsidiairement rechercher des débris encore consommables. Nous lui mettions souvent une tartine sous le couvercle de la poubelle à titre de bonne action.



Quant à nos parents, notre père travaillait presque'exclusivement à l'usine de câbles «Schönpriesen Duisburger Kabelwerk» comme aide ouvrier («Hilfsarbeiter»). La localité de Schönpriesen était située à mi-chemin entre Nestomitz et Aussig à peu près à 5 km de chez nous, et était desservie par le tram Nestomitz-Aussig-Kleische. Le travail de bien de nos pères consistait à décharger des wagons de chemin de fer. L'usine «Kabelwerk» de Duisburg en Rhénanie avait été bombardée, et comme elle y était toujours exposée aux bombardements alliés, les Allemands avaient décidé de la déplacer et de transporter les machines et le matériel à Schönpriesen pour les y remonter et continuer la production des câbles électriques loin des bombardements.

On fabriquait là-bas des câbles en acier, enveloppés dans un matériel isoélectrique, une espèce de matière plastique de couleur rouge ou jaune. Des quantités importantes de restes de câbles ont apparu dans le camp et les dames en ont tressé plein d'objets utiles et décoratifs: ceintures, sac à main, sacoches, nappes. J'ai gardé comme souvenir un petit bout de câble qui, même après la guerre, a servi pendant de longues années comme corde à linge au grenier de notre maison 16, rue Wilson à Luxembourg.

Kabelwerk à
Schönpriesen



dgâd: Jos Kayser, ? ,
Raymond Conter,
August Schulz,
Nic Krau



livraison de la soupe à midi

Jos Kayser, Cales en visite, Nick Biever, enfants: Albert,
Gaston, Grita, Marie-Louise, Monique, Ketty, Roger Muller

Ma mère elle aussi devait travailler, dans un endroit au-delà de Aussig, dans une fabrique d'ampoules électriques «Glühlampenfabrik». Sa tâche consistait à nettoyer avec des produits chimiques les douilles et culots en cuivre des ampoules («Fassungen polieren»). Les dames du camp étaient une dizaine à travailler là-bas. Ma mère avait des engelures aux mains dues, au travail et aux produits chimiques. Elle devait quitter le camp vers 6 heures du matin pour arriver à temps à son travail, alors que mon père partait un peu plus tard. Le retour des parents avait lieu vers 6 ou 7 heures du soir.



M^{lle} Nickels, M^{me} Haman, Alice Kayser

L'après-midi, nous autres les enfants étions sans surveillance sérieuse si l'on fait abstraction quand même de la présence des dames ayant à charge au moins deux enfants en âge préscolaire et des personnes âgées comme les Loenertz-Berens-Hemmer qui, après un certain âge, étaient dispensés de travailler à l'extérieur du camp.

5b) Nestomitz fabrique

Quelles étaient nos occupations enfantines ?

Les hivers étaient particulièrement rudes .

Vers la fin de l'été, début septembre, nous reçûmes l'ordre de quitter le camp 121a de l'école tchèque pour nous installer dans le même village Nestomitz, mais près de 2km plus loin à la fin du village, sur la route de Reindlitz, dans une vieille fabrique délaissée sans doute depuis la fin de l'époque autrichienne(+/- 1918).



Nous logions dans des dortoirs plus grands, mal chauffés, mal aérés et très peu illuminés, avec quelques rares prises électriques chacun. Le camp dit Nestomitz-Fabrik était situé dans un parc mal entretenu avec, à distance des bâtiments de la fabrique, une villa, sans doute de la direction d'antan. Quelques familles (+/- 20 personnes) logeaient cependant dans la villa: Théidy Weiler avec ses parents, les Hemmer, Rock, les Benduhn etc.



dgàd enfants: Georges K, Michel Stoltz, Guido Stoltz, Gaston K,
en bas: Jos Kayser, Alice Kayser, Marga Wagener-Poos
lit en face: Calmus Aly

Dans la fabrique, nous n'avions plus de réfectoire. Les repas se prenaient dans les chambres, entre les lits - deux bancs de 2m de longueur et une table. Nous formions un ménage ensemble avec les Wagener, Ady, Marga, Ria et Grita. C'est dans ce camp, autour des tables et à proximité des lits, que se déroulaient maintenant la vie de la famille élargie, les discussions entre dames, politiques entre hommes, les jeux de société (cartes, échecs, jeux d'enfants...) . Chacun en savait beaucoup sur l'autre. Les lettres reçues étaient commentées.

Dans notre dortoir logeait encore la famille Eugène et Alice Schaus-Arend avec leurs enfants Raymond, Evelyne et Yvette. Alors que Eugène était un copain de mon père, Alice Arend était une amie d'école de ma mère et une brillante cantatrice. Raymond, de trois ans mon aîné ne fréquentait plus notre école, mais

travaillait dans une usine de produits chimiques. Pendant les heures de pause et les jours libres il était toujours courbé sur des livres en train d'étudier et de faire des recherches dans de gros dictionnaires. Il jouait parfois aux échecs avec mon père pour entraîner son cerveau. Mais il ne jouait pas comme n'importe qui. De l'avis de mon père, il procédait d'après un plan bien calculé et scientifique. Mon père était de mauvaise humeur chaque fois qu'il avait perdu contre Raymond, mais il jubilait chaque fois qu'il avait réussi à le battre.

Evelyne était la jeune fille de mon âge bien sérieuse. Clandestinement, je me l'étais réservée et la protégeait des regards de mes copains rivaux. Yvette avait à peu près l'âge de mon frère Gaston qui lui, fuyait plutôt les filles de son âge.

Il y avait encore la famille Thilmany de Bettendorf avec leurs trois filles Marie-Louise, Georgette et Nelly la cadette. Nelly bégayait un peu et se faisait souvent taquiner pour ce petit handicap, ce qu'elle supportait évidemment assez mal.

Il y avait en outre dans notre dortoir la famille Calmes avec leur fils Aly et la famille Demuth avec leur fils adulte Michel, qui serait mon premier patient plus tard.

Nous, les jeunes, avons l'habitude d'assister aux discussions des adultes, même si nous n'étions que des auditeurs silencieux. Au fond, la vie du camp offrait parfois des moments heureux et même gais. Le seul très grand handicap était l'incertitude. Qu'allait-on faire de nous ? Nous étions à la merci des SS. Reismüller n'avait-il pas proclamé le jour de notre arrivée à Nestomitz « ne croyez surtout pas que vous allez pouvoir rentrer un jour dans votre pays. Si jamais l'Allemagne devait perdre la guerre un jour, des 24 cartouches de mon arme, 23 seraient pour vous et la dernière pour moi-même ».



dgâd: Jos Kayser, Dr Jos Stoltz, Alice Kayser, Marga Wagener, Roger Müller,

Les repas étaient distribués dans une antichambre de notre dortoir. Chacun faisait obligatoirement la queue et disparaissait dans son coin pour la bouffe.

Les Luxembourgeois avaient trouvé récupéré et installé une très vieille cuisinière en plein milieu du vieux bâtiment de la fabrique abandonnée, et les dames, ainsi que mon ami Vic Goedert au nom de sa grande famille, se partageaient cette cuisinière pour préparer, souvent le soir, de petits plats succulents («gebootschte Gromperen») comme suppléments très appréciés de nourriture, car les menus distribués par la «Lagerleitung» tels que boulettes, le café «Schlutschen», le pain noir collant, les Knödel «Fleisch vom Bäcker», étaient souvent mal préparés, insuffisants et rarement à notre goût.



un groupe d'enfants autour de la distribution des paquets avec dgad : Paul Goedert, Ketty Groos, Georges et Gaston Kayser, Robert Benduhn sur les bras de Léon Steffes derrière Monique Virte derrière Gilbert Schmit, Ferdy Benduhn devant Nelly Thilmany, M-Th Breisch, Marie-Louise et Georgette Thilmany

Une activité très appréciée était la réception des paquets envoyés par nos proches du Luxembourg. Aussi recevions-nous souvent de gros paquets, envoyés par nos oncles, tantes, cousins et amis de Luxembourg. Qu'ils en soient tous chaleureusement remerciés. La distribution des paquets était une très grande joie et tout le monde s'y précipitait. Elle était un stimulant formidable pour le moral et une

aide appréciable pour les menus.

Malheureusement beaucoup d'articles avaient traîné de 5 à 10 jours en route, de sorte qu'ils étaient souvent gâtés et attaqués par les moisissures à l'arrivée. Nous avons acquis l'habitude de manger du pain moisi, découpant cependant les endroits souillés contaminés. Ces moisissures n'étaient pas dangereuses pour la santé.

Tante Eugénie et oncle Camille méritent un remerciement particulier, très chaleureux et profond pour leur envoi régulier de paquets. Comme commis des postes, oncle Camille connaissait à fond les prescriptions de la "Reichspost". Ses paquets étaient bien collés, bien emballés, ne dépassaient pas le poids total de 1 kg et passaient comme des lettres. Les paquets expédiés par tante Eugénie arrivaient à peu près tous les deux jours à bon port : des gâteaux spéciaux, des bonbons, des oeufs cuits, un petit saucisson, une petite boîte de lait condensé, une boîte de sardines. Les paquets et leur contenu étaient comme le cordon ombilical vital nous reliant à la patrie - à la vie. Merci, tante Eugénie ! Merci, oncle Camille !



Ce que nous ne mangions pas servait comme monnaie d'échange auprès des camarades du camp, des membres de famille ou des autochtones. Ainsi mon père avait-il acquis pour moi un accordéon contre quelques paquets de cigarettes. Comme il ne fumait pas, il pouvait de temps en temps envoyer, lui aussi, des tickets de tabac à oncle Camille, gros fumeur, des cigarettes en échange de toutes sortes d'articles et de services rendus. Pour ma part, j'avais acquis en classe de vieux skis, de vieux patins, un couteau Hirschfänger pour 250 gr de bonbons (ein Viertel kg Zuckerle).

Vers Noël 1943, un grand froid régnait dans toute la région. L'étang du Lagerpark était gelé et donnait lieu à des activités sur glace: patinage, hockey, traîneau, ski avec des articles de sport primitifs ou improvisés, il est vrai, mais accompagnés de beaucoup de joie quand même.



Georges K, Nic Rumé, Vic Goedert



Aly Calmes, Grita Wagener, Gaston Kayser

Dans le camp dit fabrique, il y avait depuis un mois d'autres déportés de l'Est, d'Ukraine, des descendants d'Allemands sans doute qui avaient fui devant l'avancée des armées soviétiques. Là je voyais pour la première fois des femmes manipulant la pelle et la pioche, en train d'exécuter de gros travaux de terrassement. Elles portaient des bottes en feutre, très peu élégantes, toutefois elles formaient une chorale et chantaient des chansons, notamment des hymnes religieuses russes d'une beauté extraordinaire. Quand aujourd'hui, je me remémore ces événements, je ne peux m'empêcher de penser à cette histoire qu'on m'a racontée lors d'un voyage récent en Russie, en 1998 :

Au moment de l'évangélisation chrétienne de la Russie par St Méthode et St Cyrille, le tsar d'alors aurait ordonné aux deux hommes d'aller en Grèce et en Italie pour étudier le christianisme (latin et grec orthodoxe) et apprendre quels rites ils recommanderaient pour la pratique en Russie. Les deux apôtres auraient rapporté unanimement qu'en entrant dans un office orthodoxe, ils avaient eu l'impression d'entrer au ciel, tant les cérémonies et surtout les chants étaient beaux. C'est donc ainsi que le rite byzantin aurait été retenu pour la Russie.

Une cicatrice à mon arcade sourcillière gauche me rappelle un match de hockey entre Luxembourgeois et Ukrainiens, rencontre lors de laquelle j'avais fini par attraper une blessure à l'arcade sourcillière gauche, soignée par le Dr Jos Stoltz, et dont j'allais garder à jamais la cicatrice.

Cette histoire-là me fait penser à mon activité médicale, déjà à l'âge de 13-14 ans, comme aide-soignant du Dr Stoltz, qui était pour moi un modèle. Il se trouvait qu'il était un des rares habitants du camp à pouvoir pratiquer dans un sanatorium sa véritable profession. Le soir il continuait ses consultations auprès des vieux déportés du camp. Pour ma part, je l'aidais à défaire les bandages et à les enrrouler après nettoyage comme je l'avais appris chez les scouts. J'acquérais peu à peu une certaine habileté à refaire des bandages, surtout pendant l'absence du Dr Stoltz dans la journée.

Ainsi par exemple je m'occupais de Mich Demuth qui avait le pied très enflé à la suite d'un accident de travail et qui pour cette raison ne pouvait plus travailler comme bûcheron. Son traitement consistait en applications d'ouate hydrophile imbibée d'une solution de Burow («essigsaurer Tonerde») protégée par une toile cirée et fixée grâce à de multiples couches de gaze hydrophile. Il m'appelait régulièrement pour fixer une boîte en carton au-dessus de ses bandages volumineux au pied, ce qui le mettait en mesure de marcher un petit peu, surtout pour faire la queue lors de la distribution des repas.

Un autre patient régulier était mon ami Nic Rumé, qui souffrait d'un méchant furoncle à la nuque. Nous lui faisons des applications d'Ichthyol avec bandages adéquats. Malheureusement Nic Rumé est décédé environ 10 mois plus tard d'une autre maladie, sans qu'il ait pu revoir sa patrie.

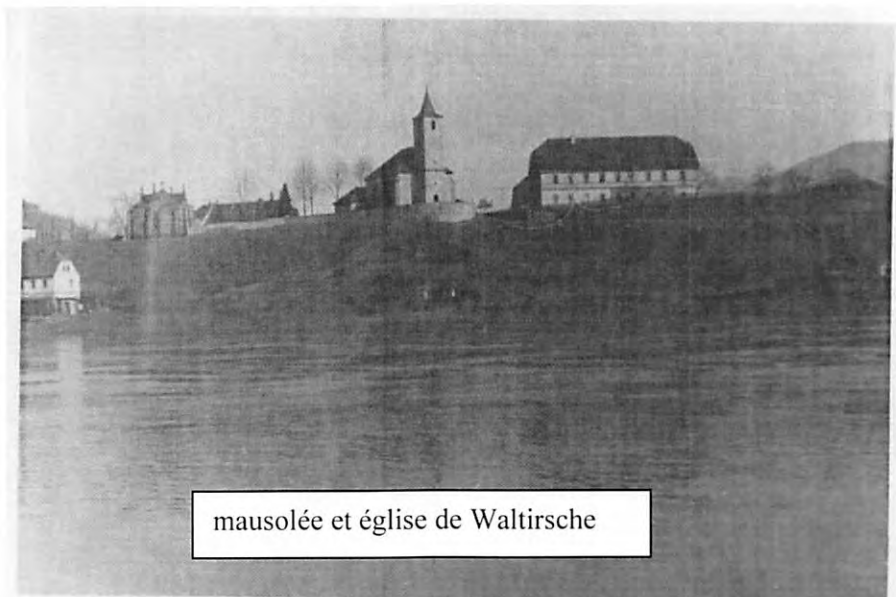
(voir sa dernière lettre à mon adresse et la lettre de Mme Rumé à ma mère annexes pages 130 - 131 et 132 - 133)

Une des activités régulières était la fréquentation de la messe du dimanche.

A Kratzau, une fois la «Lagersperre» (interdiction de sortie) terminée, nous avons assisté une ou deux fois à la messe du dimanche dans le bourg, où nous nous rendions en groupe.

A Nestomitz il n'y avait pas d'église catholique, mais au village de Mosem, à +/- 2 km de là, nous pouvions fréquenter les services religieux à l'église paroissiale.

Pourtant nous avons plutôt l'habitude d'aller assister à l'office du dimanche à l'église de Waltirsche, sur la rive opposée de l'Elbe. Pour y arriver, il fallait traverser l'Elbe soit en bac à voitures, soit en canot à moteur. Durant ces messes, il arrivait souvent que nous chantions, soit en chœur soit en solistes, des chants luxembourgeois.



mausolée et église de Waltirsche



1^{ère} rangée: Georges, Mayèse Weber, Gaston



lors de la visite de tante Eugénie et Mme Consdorf au camp fin août 1943:

de gâd : Alice Kieffer, Eugénie Kieffer avec Gaston, M Loenertz, Ferdy Benduhn Melle Consdorf, Monique Virte, Georges et Robert Benduhn, Cecile Biever, Jos Kayser



A côté de l'église de Waltirsche se trouvait, si mes souvenirs sont bons, un petit mausolée où était enterrée la comtesse Sophie Chotek, l'épouse morganatique du défunt François-Ferdinand de Habsbourg, tuée à Sarajewo avec son mari, le 28 juin 1914. Cet assassinat avait prélué à la première guerre mondiale.

Les jeux que nous pratiquions le plus souvent étaient le «Völkerball» à l'école, le «Mensch ärgere dich nicht» ou les jeux de cartes (whist, 66 etc.) au camp. Les promenades se faisaient le long de l'Elbe, les excursions en montagne, comme par exemple au mont Ziegenberg, à 850 m d'altitude, et la natation dans l'Elbe, à deux kilomètres du camp, ou même à la piscine ouverte de Kleische. Il fallait meubler les après-midi souvent libres. Nous jouions également un jeu spécialement inventé par nous, le porte-monnaie-ficelle ou le porte-cartes-ficelle. Nous nous cachions derrière une haie après avoir placé un porte-monnaie vide sur le trottoir, fixé à un fil noir plus ou moins invisible dont nous tenions l'autre bout, et au moment où quelque passant ayant vu de loin ce porte-monnaie se penchait pour le ramasser, nous tirions la ficelle, et le porte-monnaie bougeait ou se dérobaît d'un saut inattendu. «Oh, die habens am Bandel dran !» (ils l'ont attaché à une ficelle) s'exclamait alors le malheureux dont nous nous étions joué et nous nous faisons engueuler ou poursuivre. Généralement, nous étions pourtant en sécurité avant d'avoir été découverts.

Un autre passe-temps des tout jeunes était le jeu de poste. On avait bricolé un guichet de poste rudimentaire avec vente de timbres, d'enveloppes et de papier à lettre, le tout autofabriqué. Les tampons étaient confectionnés à l'aide de pommes de terre et on s'écrivait des lettres à l'intérieur du camp. Gaston et Albert Goedert étaient les facteurs qui se déplaçaient partout avec le courrier et les paquets.

On n'avait pas d'amis hors du camp. Entre garçons, nous jouions ensemble. Le choix d'amis ou d'amies n'était possible et autorisé qu'à l'intérieur du camp parmi des connaissances luxembourgeoises.

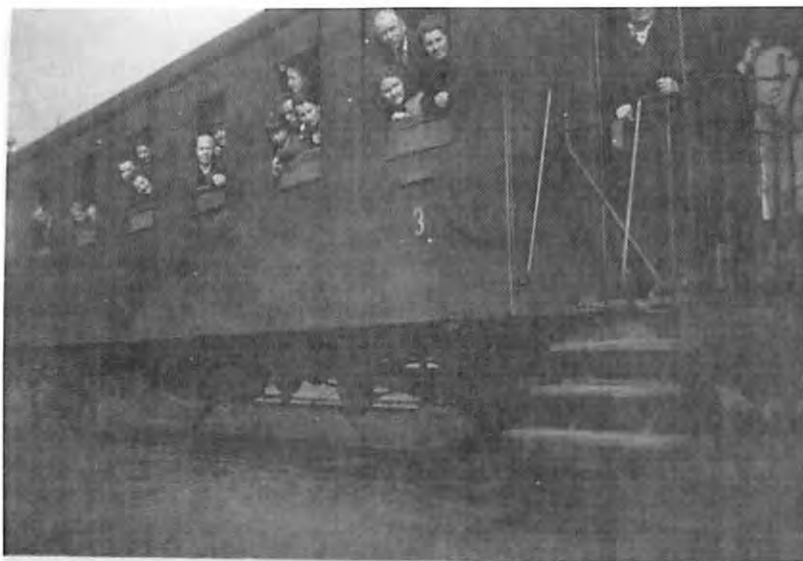


Ady Wagener m'aidait à répéter

Comme mon père avait réussi à me procurer un accordéon, c'est Roger Muller, le pharmacien, lui-même fin joueur de cet instrument, qui m'enseignait à jouer de l'accordéon. Je disposais également d'une flûte, d'une Okarina, petit instrument à vent tel un «Peckvillchen perfectionné», et d'une «Mundharmonika».

Aidé par Jupp Bichel j'arrivais à jouer les chansons luxembourgeoises courantes telles le «Feierwôn» ou «Iwer mir nêt e Stierchen». Il m'arrivait de jouer de l'Okarina à l'école, à la demande de notre maîtresse, Gertrude Kny. Ainsi les mélodies du «Feierwôn» et «Lëtzebuerg de Lëtzebuenger» étaient connues de la classe. Il y avait également des bagarres en classe entre élèves sudètes allemands autochtones et luxembourgeois. Il était assez mal vu que nous, les Luxembourgeois, fassions trop souvent bande à part, ce qui, vu les circonstances, s'expliquait facilement. Les fêtes religieuses, Noël, Pâques, la St Nicolas, l'Octave et l'Anniversaire de la Grande-Duchesse, étaient régulièrement fêtées d'une façon ou d'une autre.

6) Berthelsdorf et Boberstein



Fin avril 1944, nous dûmes subitement partir de Nestomitz où nous avons vécu au camp à peu près 15 mois, vers la Silésie, notamment pour Berthelsdorf. Nous devions y occuper une grande maison de campagne, appartenant sans doute jadis à un domaine agricole, mais beaucoup trop petite pour loger les plus ou moins 200 Luxembourgeois que nous étions. Je me rappelle être arrivé dans ce camp dans la soirée, après une longue marche à pied, et avoir dû dormir sous une table dans le réfectoire.



Le lendemain nous dûmes

quitter ce camp ensemble avec une bonne trentaine d'autres personnes dont les Schaus-Arend et les Sabus. Notre nouvelle destination était le camp de Boberstein, le plus grand des camps occupés par les déportés luxembourgeois, un château de luxe construit au 19^{ème} siècle. Nous fûmes internés dans les dépendances volumineuses, alors que le château proprement dit était occupé par la direction SS ainsi que par l'infirmerie. Le petit village de Boberstein, situé sur la rivière Bober, affluent de l'Oder, était dominé par le domaine du château entouré d'un long et haut mur, flanqué de tours carrées.





La gare la plus proche était celle de Schildau. La ville de Hirschberg (Jelena Gora) où se trouvait le lieu de travail de mon père , était à 10 km. Au camp de Boberstein, on comptait plus ou moins 850 personnes en tout. Vu le grand nombre de déportés sur place, je n'arrivais pas à les connaître tous. Nous étions entassés dans les anciennes écuries en lits superposés de trois étages. Les cours scolaires nous étaient donnés à l'intérieur du camp par des enseignants luxembourgeois. C'est là que j'étais ensemble avec mon ami Fiss Bassing de Vianden. Certains matins, l'officier Brasseur de l'ancienne compagnie des volontaires luxembourgeois, déporté lui aussi, nous faisait faire, à nous autres garçons, des exercices de marche et de gymnastique .

C'est au camp de Boberstein que j'étais membre de la chorale avec le déporté Jos Buchholz comme chef de chœur, et que nous répétions la messe de l'Octave.

Lors du temps libre , après les corvées, je rôdais avec Fiss aux environs immédiats du château et de son domaine. L'école du camp était mixte (garçons et filles). Il m'arrivait de chiper clandestinement une cigarette à mon père pour la partager avec Fiss et d'autres copains. Ainsi je pouvais me faire des amis parmi les garçons.



dortoir à Boberstein



7 Schleusingen



notre maison au 18, Karl Heinzstrasse à Schleusingen, où habitait encore le propriétaire et une autre famille Schüller

Ce fut début juin 1944, donc après à peine 6 semaines, que nous reçûmes l'ordre de quitter le camp de Boberstein pour Schleusingen en Thuringe, à 30 km de Suhl. Nous y serions «lagerfrei», libérés de l'obligation de vivre dans un camp, mais resterions toujours sous l'œil vigilant de l'organisation nazie, qui avait bien noté notre adresse. Pour être «lagerfrei», il avait fallu que mon père eût un emploi utile et lucratif ainsi qu'une demeure pour la famille. Or papa fut engagé comme comptable dans une fabrique de bas, «Strumpffabrik», de Schleusingen, où il était rémunéré d'après l'échelle des salaires en vigueur en Allemagne à ce moment-là.

Le cousin de ma mère, Lucien Kieffer, professeur de mathématiques, avait été ordonné de service («dienstverpflichtet») comme professeur de mathématiques au Preussisches Henneberger Gymnasium à Schleusingen peu de temps avant notre déportation le 3 février 1943. Son épouse, Nelly Kieffer-Huberty, qui était enceinte en mai 44, était restée à Luxembourg. Lucien avait aidé mon père à trouver un emploi à Schleusingen et nous cédait deux chambres dans son propre appartement à moitié vide. Nous y arrivâmes vers le 1er juin 1944, après un voyage pénible de +/- 24 heures et un logement de fortune auprès du curé catholique de Suhl et Schleusingen Ansoerge. Nous avons reçu de Lucien l'adresse du curé pour le cas où le dernier train à voie étroite venant d'Erfurt serait déjà parti à notre arrivée. C'est donc le lendemain seulement vers 8 heures, que nous arrivâmes à Schleusingen par le premier train.

C'était la première fois après notre départ de Luxembourg le 3 février 1943, que nous habitions dans un appartement privé meublé, avec une certaine liberté de circulation.

Le lendemain déjà Lucien m'emmena au Lycée «Preussisches Henneberger Gymnasium» où j'entrai en classe de «septima», VII^e.



Pour la quatrième fois durant cette déportation j'étais donc nouveau dans une classe.

« Wir haben einen Neuen Herr Professor », tels furent les cris de quelques-uns de mes nouveaux camarades de classe.

« Quel est ton nom ? » me demande le régent de classe.

« Kayser, Herr Professor ».

« Ach, KAISER, ist es möglich! Haben wir nicht schon einen RITTER, einen GRAFEN, einen HERZOG, einen KÖNIG, und jetzt noch einen KAISER ! Da fehlt nur noch der Papst ». Telle fut mon introduction dans cette nouvelle classe.

L'organisation des cours était la même qu'avant. De 8 heures jusqu'à 13 heures avec une petite interruption de 5 minutes entre chaque heure et récréation vers 10 hres. L'après-midi, c-à-d de midi à 13 heures en général, gymnastique, chant, chimie pratique. Les cours plus intensifs, tels que latin, allemand, mathématiques, histoire, biologie, chimie étaient d'un niveau très poussé.

Tous les élèves donnaient de leur mieux pour réussir leur classe à la fin de l'année. L'après-midi Lucien me faisait beaucoup travailler le latin et les mathématiques . A la fin de l'année scolaire j'avais rattrapé +/- 1 à 2 ans de mathématiques et surtout le latin de sorte à être admis en sexta (6ème classe) fin juillet. Il importe de savoir que mes copains de Luxembourg, que j'avais quittés le 3 février 1943 entraient en Vème (Quinta) à ce moment.



Jos et Gaston Kayser avec Lucien Kieffer

A Schleusingen mes parents s'habituaient vite à la vie en appartement privé dans une maison où vivait le propriétaire, une 2^{ème} famille allemande nommée Schüller et nous, les Kayser avec Lucien Kieffer.

Mes parents s'étaient arrangés avec Lucien. Lui continuerait à payer le loyer de 72 Reichsmark par mois et pour le reste, Lucien serait inclus dans notre ménage, et ma mère s'occuperait bien évidemment à lui faire le ménage.



Robert Walz, Jos Kayser, Lucien Kieffer

Mon père, employé comme comptable dans la fabrique de bas, fut présenté par Lucien à deux familles antinazies, les Walz et les Weiss, qui nous aidèrent à nous procurer des vivres en dehors des rations autorisées et écouter les radios clandestines, si possible les postes Beromünster (Suisse) ou BBC (Londres). Ces gens étaient des hommes influents de Schleusingen et des opposants depuis le début du régime nazi en place. Au moment où Lucien Kieffer, alias Studienrat Dr Lutz Kieffer, mathématicien vite reconnu et estimé, avait fait son apparition dans le lieu, il était encore un inconnu et il avait été testé par Messieurs Robert Walz et Hermann Weiss pour

A côté des tâches journalières d'études dures pour moi, le matin école officielle, l'après-midi leçons privées en latin et mathématiques, il y a à noter quelques sorties, promenades à pied dans la belle



région forestière du «Thüringer Wald». Mon père avait vite compris que dans certains ruisseaux pleins de truites qu'il nourrissait et observait journallement en se rendant au travail, il y avait possibilité de se procurer un menu supplémentaire de temps en temps. A la fabrique où il travaillait, la direction, me semble-t-il, ne l'importunait avec aucune activité politique quelconque. Il voyait régulièrement Messieurs Walz et Weiss.

Vers la fin du mois de juillet 1944, mon père m'informa que lui et maman avaient décidé que Lucien nous ramènerait à Luxembourg pour le temps des vacances scolaires, si toutefois il obtenait une autorisation du directeur de l'école. Mon père préférait ne pas faire de demande à cet effet aux autorités SS à Berlin, car celles-ci n'auraient pas manqué de douter de la légalité de ce privilège.

Nous voyagerions donc comme tous les petits Allemands à l'intérieur du Reich, avec évidemment obligation d'être de retour pour le 1^{er} septembre 1944, date du début de la nouvelle année scolaire.

8 Rentrée à Luxembourg sans mes parents

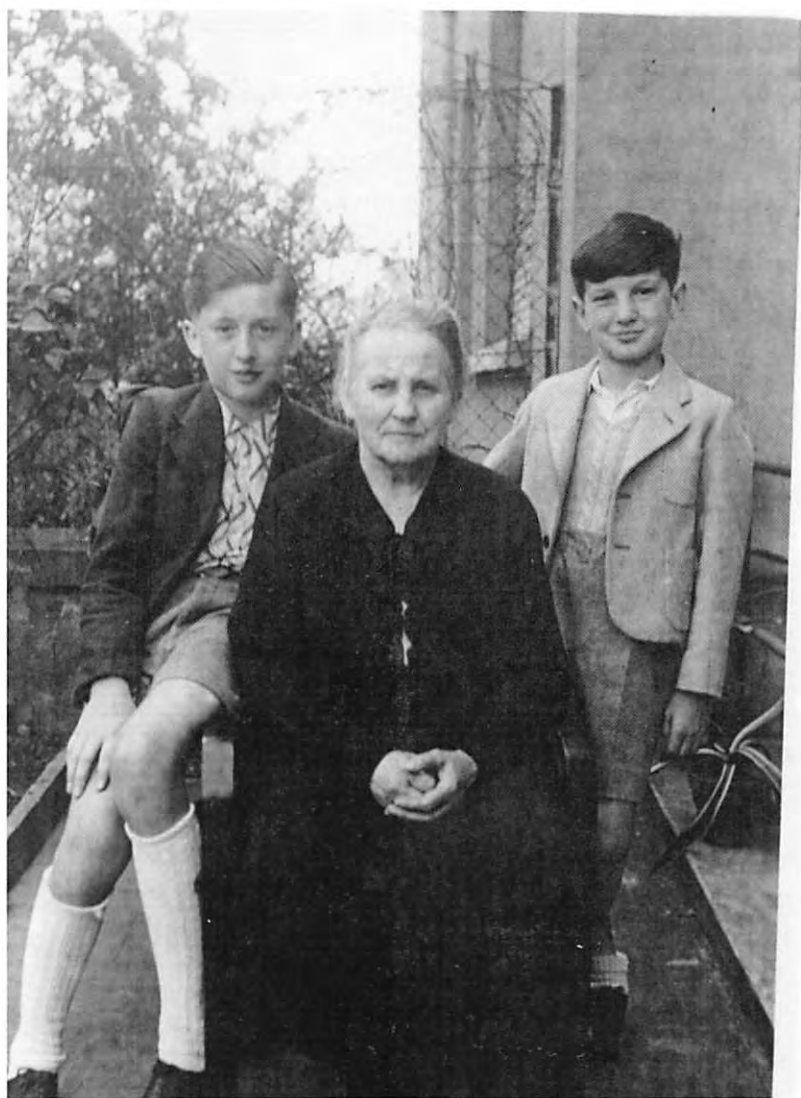
La veille du départ, mon père me prit à part pour une conversation sérieuse, m'expliquant que nous aurions la chance de revoir la grand-mère, les tantes et oncles, et qu'il serait évidemment possible, vu le temps qui courait, que nous ne nous revoyions peut-être plus en ce monde. Pour ce cas, il me demanda solennellement de prendre soin de Gaston, de bien obéir aux oncles et tantes au Luxembourg, de rester un « feine, brave Jong » et de témoigner du sort de notre famille auprès de toute la famille et de nos connaissances au Luxembourg. Il me pria de donner régulièrement de mes nouvelles. Finalement, il exprima le ferme espoir que tout se passerait bien.

Vint ensuite le jour des adieux et du départ.

Au départ de Schleusingen, tôt le matin, les arrêts du train furent successivement Suhl, Meiningen, Erfurt, Kassel, Koblenz et Trier. Entre Koblenz et Trier, en pleine nuit, attaque du train par les «Jabo» («Jagdbomber») anglo-américains, arrêt du train en pleine campagne et fuite éperdue dans la nature le plus loin possible du train. Si mes souvenirs sont exacts, il n'y avait pourtant pas ou peu de tirs, mais la peur et le bruit des moteurs étaient tels que seule la prière du chapelet en vint à bout.

Les lettres que j'ai adressées à mes parents pendant la période après notre arrivée, le lendemain matin vers 5 hres, à Luxembourg jusqu'au 10 septembre 1944, date à partir de laquelle nous fûmes totalement coupés de toutes nouvelles de la part de mes parents, sont jointes en annexe (lettres 1 à 7 à mes parents aux pages 110 – 121 et lettres de mon frère Gaston aux pages 122 - 126).

Mes parents ne sont rentrés à Luxembourg que le lundi de Pentecôte 1945.



Georges, grand-mère Marie Kieffer - Niederkorn, Gaston
dans le jardin de tante Eugénie à Belair

Gaston et moi avons promis d'écrire à nos parents alternativement des lettres chaque jour, mais finalement nous n'en avons écrit que sept chacun avant l'arrêt définitif de toute communication suite à l'avancement du front.

Nous allions donc voir nos familles, nos amis, les vicaires à l'église Sacré Cœur et, bien sûr, nous nous promenions incognito dans la rue Wilson, rebaptisée Hardtstrasse, car notre maison ainsi que celle de notre voisin Monsieur Friedmann étaient habitées par des Nazis qui auraient pu nous identifier.

Nous passions une grande partie du temps à Burmerange chez la famille d'oncle Aloyse, ensemble avec Juliette, qui avait 3 ans, et Paul. A partir du 14 août, j'étais de nouveau chez tante Eugénie et occupé à étudier le latin et les mathématiques avec Lucien, car 15 jours plus tard nous devions être de retour à Schleusingen.

Le mardi 29.08.44 j'écrivis une lettre à mes parents, disant que nous ne reviendrions pas à la date prévue à cause d'une maladie de Lucien, qui avait obtenu un congé de maladie de 10 jours, et parce que les frontières étaient apparemment fermées. Je leur annonçai également que la dame qui habitait notre maison 16, rue Wilson était en train de plier bagage et que le voisin Bieler était déjà parti.

Je me rappelle encore avoir aidé à chanter, le 30 août 1944 à l'église Sacré Cœur, le service des funérailles de mon ami et cochanteur Théo Rauchs, jeune homme tombé au front de l'est, et que cette participation s'est sue plus tard jusque dans les camps de déportation grâce à l'abbé Hohengarten, qui officiait dans sa retraite avec l'équipe des abbés de l'église Sacré Cœur et qui avait écrit cette nouvelle aux membres de sa famille également déportés au camp de Hirschberg, qui eux l'avaient rapporté à mes parents.

(voir annexe pages 127 - 129 la lettre de Nik Hohengarten adressée à mes parents à Schleusingen)

Pour le 3 ou 4 septembre nous étions de retour à Burmerange, car à Luxembourg il y avait un grand va – et - vient et danger de bombardement et de combats, vu que le front américain avançait à grands pas.

Ainsi nous assistâmes à la retraite des troupes allemandes à Burmerange qui, venant de Mondorf, continuaient vers Schengen et Remerschen. Un soir à Burmerange, peut-être le 3 ou 4 septembre, mon frère Gaston rapporta avoir vu, alors que lui et son copain Alex Schwartz alias «Benze Lex» gardaient les vaches sur la «Heed», des soldats américains. Ceux-ci, arrivant en voiture militaire, leur avaient demandé où ils pourraient puiser de l'eau potable. Gaston et Lex leur avaient alors indiqué un puits proche et ils avaient reçu un gâteau aux raisins secs à titre de remerciement.

Gaston était donc le premier de la famille à avoir rencontré un soldat américain libérateur.

Le samedi 9 septembre au soir, la maison d'oncle Aloyse était pleine de soldats allemands qui avaient recruté deux chambres au rez-de-chaussée. A cause de «Guedi», malade et paralysée au lit au premier étage, seul le rez-de-chaussée était occupé par les soldats.

9) Libération du Luxembourg

Le dimanche 10 septembre 1944 tout le village de Burmerange était plein de soldats allemands. Je m'entretenais avec deux jeunes d'entre eux qui nettoyaient leur VW amphibie me disant qu'avec un réservoir plein d'essence, ils pourraient rentrer chez eux dans la région de Leipzig. Ils me dirent aussi que là où la SS frappait, aucune herbe ne pousserait plus, «da wo die SS hinhaut, da wächst koa Gras».

Un jeune réfractaire luxembourgeois caché ces jours-là dans la maison d'oncle Aloyse se retira vite quelque part ailleurs.

Nous nous rendions compte que les Allemands étaient en pleine retraite. Le lundi matin, les troupes allemandes avaient quitté le village tôt le matin. De petits groupes apparaissaient sporadiquement encore le lendemain. Un drapeau rouge, blanc, bleu avait été hissé à la fenêtre de la tour de l'église. Pendant la messe du matin, des soldats retardataires entrèrent dans l'église, montèrent au jubé et enlevèrent le drapeau. Cet incident aurait pu tourner fort mal.

Vers le 12 ou le 13 septembre, après avoir appris que le Luxembourg était libéré et que les princes Félix et Jean étaient de retour au pays, nous ne voulions plus rester sur place. Aussi est-ce avec la vieille voiture Renault qu'oncle Aloyse avait cachée durant toute la guerre dans sa grange, sous les foins, que nous nous rendîmes à Luxembourg ville. C'est à Mondorf, devant l'hôtel Astoria, que personnellement, j'ai vu le premier soldat américain.

A partir de ce jour-là, Gaston et moi ne sommes plus retournés à Burmerange, qui fut libéré et occupé par les Américains à partir du 20 septembre seulement. De plus en plus de faits de guerre entre des groupes armés allemands et américains eurent lieu dans la suite, notamment des bombardements violents par des obus à longue portée, de sorte que vers le 5 octobre, tout le village de Burmerange

et avec lui les autres villages de la région ont dû être évacués vers l'intérieur du pays.

C'est ainsi que notre maison au 16, rue Wilson, à peine restituée de l'occupation forcée allemande, servit entièrement de refuge pour notre famille mosellane. Les meubles et autres affaires personnelles des occupants allemands, séquestrés par le gouvernement luxembourgeois, furent mis provisoirement à la disposition des nouveaux occupants luxembourgeois, les familles Müller et Sünnen de Stadtbredimus et Wellenstein. Oncle Aloyse et tante Lonchen de Burmerange logeaient chez les Gudenkauf, nos voisins au 8, rue Wilson.

Dès la libération, nos cousins Erny Müller ainsi qu' Eugène et Jempi Niederkorn, réfractaires cachés à Engelshaff près de Ernster auprès de la famille Goergen, sortirent de leur cachette et rentrèrent à Cessange dans la ferme de leurs parents encore en déportation. Là-bas, les occupants allemands avaient aussi quitté les lieux et c'étaient ces trois jeunes réfractaires Eugène, Erny et Jempi, ensemble avec Henri, leur petit frère resté chez sa sœur Mathilde, aidés de Camille Fischbach et Roger Niederkorn, qui ont repris possession de leur bien immobilier à Cessange.

A partir du 16 ou 17 septembre, moi-même, mes cousins mosellans et mon cousin Paul Kayser étions une bande de jeunes à travailler à la ferme de Jos Niederkorn à Cessange. Cette fois-ci mon travail cessait d'être un jeu et devenait dure réalité. Lever le matin à 5 heures, distribution du tour de lait à Gasperich jusqu'à midi, étables, champs, vaches et chevaux jusqu'au coucher. Ma grand-mère Marie Niederkorn, âgée de 73 ans et encore valide, s'était engagée pendant quinze jours à nous faire le ménage, aidée de Mathilde, Maria et Anna Sünnen, sa belle-sœur. Cette situation a duré jusqu'en février ou mars 1945, moment du retour de toutes ces personnes évacuées dans leurs villages respectifs.

C'est en octobre 1944 que mon autre grand-mère Marieanne Kayser-

Schneider est décédée à la clinique Ste Thérèse après son évacuation de Burmerange. Elle y fut soignée par sa fille Christine, en ce temps sœur Bernadette. Elle fut provisoirement enterrée dans notre tombe au cimetière Notre Dame à Luxembourg-ville et fut transférée un an plus tard dans sa tombe familiale au cimetière de Remerschen.

Les cours à l'Athénée reprirent peu à peu en octobre 1944. Je suis rentré en sixième, alors que mes anciens copains non déportés étaient tous en cinquième. Nous avions des cours seulement le matin, notre bâtiment scolaire étant occupé l'après-midi par d'autres classes.

Chez tante Eugénie et oncle Camille à Belair où Gaston et moi logions enfin, il y avait encore une dame seule en sous-location au deuxième étage, ainsi que ma grand-mère Marie Niederkorn, la mère d'oncle Camille, Claire Reichling, l'oncle Nicolas Sünnen et tante Thérèse. Le frère d'oncle Nicolas, Jean-Baptiste dit Batti, couchait au 16, rue Wilson et venait manger chez nous à Belair. Gaston et moi couchions dans la salle à manger, près du gros mur intérieur sur un matelas par terre. Très souvent la nuit lors des fréquentes alarmes aériennes, tout ce monde descendait dans la cave pour se protéger contre les attaques éventuelles. Il faut savoir qu'en 1944 le terrain de football «Spora» se trouvait derrière le pâté de maisons de la rue Gaston Diderich et rue Bertholet, et que ce terrain était équipé de canons antiaériens US, qui tiraient parfois.

Je rentrais 16 rue Wilson et assistais aux discussions et jeux de toutes sortes. Les personnes qui y logeaient, hommes et femmes de tous âges, commentaient les situations militaires et essayaient régulièrement d'obtenir des laissez-passer pour pouvoir rentrer dans leur village, afin d'y récupérer des objets de ménage, des vêtements ou des aliments.

Chez tante Eugénie, nous étions souvent réunis autour de la table du salon à prier le chapelet ensemble. Nous priions pour tous les

membres de la famille, qui nous avaient déjà quittés ou que nous savions en danger, comme c'était le cas pour les cousins de ma mère et de tante Eugénie :

- Léo Kieffer de Stadtbredimus était mort en Russie déjà le 23 janvier 1944 à l'âge de 23 ans
- Marcel Sünnen de Wellenstein et Marcel Müller de Stadtbredimus toujours au front en Russie au moment de la libération du Luxembourg en septembre 1944
- Nicki Konz, ami et confrère d'oncle Camille, fusillé lors de la grève de 1942 (son épouse Charlotte avait été déportée elle aussi en septembre 42)

Les deux Marcel vivaient encore à ce moment, mais ils décédèrent avant la fin des hostilités. Nous vivions ainsi des moments extrêmement tragiques, douloureux et tristes.

D'autres cousins avaient été mobilisés, mais ils avaient réussi à se cacher et sont revenus des hostilités sains et saufs.

Un autre malheur, à ranger parmi les dégâts collatéraux, mais non moins tragiques, a frappé notre famille.

Les troupes militaires avaient laissé traîner en de multiples endroits des armes et obus, évidemment avec défense absolue de les toucher et obligation de les dénoncer et les remettre à la police. Hélas, une tentation irrésistible poussait de nombreux garçons surtout à récolter des bâtonnets de poudre et à lancer des rockets. C'est ainsi qu'un de mes cousins, Josy Rodenbourg de Clausen, âgé de 10 ans à peine, fut blessé à mort le 10 janvier 1946 en observant de trop près ses copains manipuler les engins défendus.

10 Offensive des Ardennes

Au lieu d'une rapide fin de guerre il y eut le 16 décembre 1944 l'offensive des Ardennes, appelée chez nous «offensive Von Rundstedt» d'après le général en chef allemand de cette nouvelle offensive. Attaque d'envergure qui allait détruire tout le nord des Ardennes luxembourgeoises et belges. Nous passions des moments dramatiques, car nous ne savions pas si les Américains allaient se retirer faute de moyens ou s'ils allaient tenir le coup. De nouveaux évacués arrivaient du Nord du pays.

Des dizaines de milliers de soldats allaient mourir des deux côtés. Nombre de civils furent tués par les bombes ou même exécutés par les nazis en déroute. C'est grâce au général Patton et à ses troupes, aidés par l'éclaircissement du temps brumeux hivernal permettant l'utilisation massive de l'aviation US, que la situation a enfin tourné pour le bien des Luxembourgeois. Le 30 janvier 1945, les Américains libérèrent Vianden, qui avait été jusqu'alors le dernier bastion occupé par les Allemands.

11 Luxembourg définitivement libéré

Depuis le mois d'octobre, les cours avaient repris à l'Athénée, où j'étais entré en sixième, tandis que Gaston fréquentait l'école primaire avenue Gaston Diderich. J'avais rejoint les scouts L.S. du groupe Prince Henri Belair avec, comme chef, Théo Huberty et comme aumônier Jean Schiltz.

C'est à partir de février, mars 45 que nos évacués commencèrent à rentrer dans leurs villages pour retrouver leurs maisons pillées. Notons que les villages mosellans n'avaient pas été détruits massivement.

La destruction plus ou moins totale avait eu lieu au nord d'une ligne Rédinge - Ettelbruck – Diekirch. Notons également que Gaston et moi n'avions aucune nouvelle de nos parents, qui étaient restés à Schleusingen et eux non plus ne recevaient d'informations que par les médias allemands. Au fur et à mesure que les Alliés pénétraient en Allemagne et libéraient des prisons ou camps de concentration, des images d'une exceptionnelle cruauté que nous n'imaginions même pas furent révélées par la presse et le cinéma.

A l'école, on nous enseignait surtout du français. Ne fallait-il pas récupérer quatre années d'enseignement perdu? Pour ce faire, on avait aboli l'enseignement de l'allemand la première année après guerre si mes souvenirs sont bons, mais on nous apprenait massivement l'anglais, le latin et les mathématiques.

Aux scouts, nous avions une réunion une fois par semaine dans une salle chez les jésuites, derrière la chapelle du Christ-Roi, avenue Gaston Diderich, et on avait des sorties dans la nature une fois par mois. Cette chapelle, qui était gérée par les vicaires René Carmes et Jean Schiltz avec le père Cloos S.J., servait comme église paroissiale. Je faisais partie également de la chorale des enfants de cette paroisse sous la direction de l'abbé Jean Schiltz, de son aide musicien Bruno Wyzuj et de l'organiste Mathieu Lamberty avec Jep Franck et Jos

Eyschen, cochanteurs. Nous chantions toute une foule de nouvelles chansons composées par Mathieu Lamberty telles que «An der grousser helleger Nuecht», «Aus dem Himmelssall ass e Stäer gefall», «Dier Hierten, oh kommt dach» ou encore «Leiw Mamm, ech wees et net ze soen» de l'abbé Jos Biwer. L'abbé Joseph Gevelinger, curé de la paroisse de Belair, qui avait été déporté par les Allemands en France, était rentré dès novembre 1944. Il avait par la suite proscrit l'usage de la langue allemande pour les prières dans son église, et ce jusqu'au moment de sa retraite définitive. C'est donc là que nous avons appris à prier en luxembourgeois l'Avé Maria et le Notre Père.

Aux scouts, nous faisons des efforts chacun à sa manière pour nous procurer des uniformes. Les tissus U.S. étaient très recherchés, le commerce et la production n'étant pas du tout à la hauteur des besoins. Les belles fleurs de lys rouge, blanc, bleu d'avant guerre étaient des objets rares et les chapeaux scouts presque introuvables. Néanmoins, à chaque parade ou défilé, on se sentait mieux équipé et il faut dire que les défilés étaient nombreux à l'époque. On avait même réussi à monter une petite fanfare avec quelques tambours et clairons qui arrivaient à jouer plus ou moins juste.

Après Pâques, Gaston fit sa première communion, malheureusement en absence de nos parents et surtout toujours sans nouvelles d'eux. La fête, où étaient invités une vingtaine de personnes, avait lieu à la maison de tante Eugénie au 40, avenue Gaston Diderich appelée pendant l'occupation «Prinz Eugen Strasse».

12 Le retour de mes parents

Pour la Pentecôte nous avons préparé un camp scout avec les chefs de patrouille et les seconds de patrouille à Birelergrund près de Sandweiler. Le samedi, jour de départ, nous étions une bonne douzaine à avoir chargé nos chariots du matériel de camp et des sacs et c'est à pied évidemment que nous sommes partis pour le Birelergrund Wolfsmühle.

Le lundi de la Pentecôte était mon grand jour, le jour où je devais faire ma promesse scoute. Nous étions tous prêts, le drapeau monté, les uniformes bien propres, l'esprit en forme. Voilà qu'un de mes copains accourt soudain vers moi me disant «Georges, regarde, voilà ton père est là».

C'était en effet mon père !

Le dimanche de Pentecôte il était arrivé par le train à Luxembourg tôt le matin, ensemble avec ma mère, en provenance de Thionville. En fait ils avaient quitté Schleusingen le 15 mai 1945, donc bien 15 jours auparavant. Par un périple sans pareil avec plusieurs arrêts en cours de route dans divers camps de rassemblement, ils avaient réussi à faire le voyage parsemé de pas mal d'embûches. Ils logeaient également chez tante Eugénie, et le lundi de Pentecôte mon père était venu à bicyclette me voir au camp et assister à la cérémonie de ma promesse scoute.

Je suis rentré du camp le mercredi après à pied, bien sûr pour revoir également ma mère.

Je me dois de raconter l'emploi du temps et la vie à Schleusingen de mes parents pendant notre absence.

L'absence à Schleusingen de Gaston et moi-même ainsi que celle de Lucien n'avait finalement surpris personne, et mes parents n'avaient pas eu à justifier quoi que ce fût. Lucien s'était en fait excusé en bonne et due forme et c'était plutôt la voisine qui consolait parfois ma mère en disant que le «Führer», grâce à ses nouvelles armes, allait bien faire retourner ses deux fils sous peu.

Schleusingen n'avait pas été particulièrement bombardée. Les Weiss avaient eu la nouvelle du décès de leur fils Klaus. Il avait été tué à Nocher, au Luxembourg, lors de l'offensive Von Rundstedt, le jour de son 18^{ème} anniversaire, le 30 décembre 1944. Mes parents voyaient régulièrement les Weiss et les Walz, qui étaient devenus des amis.

Ils invitaient aussi régulièrement trois prisonniers italiens pour la soupe du samedi ; eux également étaient devenus de vrais amis. Ces Italiens avaient fait partie des troupes Badoglio dissidentes qui s'étaient retournées contre Mussolini et les Allemands en 1943. Ces troupes avaient été terriblement malmenées et décimées par les nazis, aussi leur captivité avait-elle été particulièrement dure.



Emilio Barovier de Venise Murano,
Vittorio Rigou de Vicenza
Giordano Migliorato de Venise

leur captivité avait-elle été



Venetia

En 1949, pendant notre premier grand voyage en Italie, nous fûmes les hôtes de ces 3 familles et reçus comme grands bienfaiteurs de leurs fils.



Vicenza



Murano

Mes parents furent libérés par les Américains en avril 1945, c-à-d la semaine de Pâques, sans beaucoup d'opposition allemande pour défendre Schleusingen.

Ma mère avait fixé un drapeau blanc à la fenêtre de la maison et elle était fière de pouvoir parler anglais avec les Américains à la grande stupéfaction des habitants du coin.



Après deux semaines d'attente impatiente, brûlant de plus en plus d'aller retrouver leur famille et surtout leurs enfants, mes parents tentèrent un premier essai de rentrer au pays. Débrouillard et enthousiaste, mon père avait récupéré un petit chariot et, avec opiniâtreté, ma mère l'aidait à emballer nos affaires dans les valises et les boîtes coffres tandis que les amis italiens et allemands accouraient pour les aider.

Ce fut sans doute à ce moment que Robert Walz demanda à mon père de l'aider à récupérer ses épargnes, confiés en 1935 déjà à un compartiment de coffre-fort dans une banque suisse.

Muni de la clef du coffre et du mot de passe, mon père réussit plus tard avec beaucoup de courage et de cran à récupérer cet argent et à le remettre à Christa Walz qui a pu se mettre en ménage en 1954 à Düsseldorf. Il faut savoir dans ce contexte que la ville de Schleusingen fut attribuée à la zone russe après la guerre et faisait partie plus tard de la DDR.

Un beau matin donc, après avoir fait leurs adieux, mes parents se mirent en marche comme des pèlerins de jadis pour rentrer au pays, à pied s'il n'y avait pas d'autres moyens.



Hermann Weiss, Emilio, Vittorio, Giordano, Jos Kayser, Robert Walz

Mais l'expérience ne réussit pas. Après quelques kilomètres de marche ou de tire pousse, 10 à 12 km je suppose, après la première pause et la consommation des tartines apportées, après une bonne réflexion sans doute, ils rentrèrent au point de départ, épuisés. Ils rejetèrent l'idée de rentrer à pied et continuèrent à réfléchir et à attendre une meilleure occasion.



Essayons d'imaginer un instant leur état d'âme probable. Ils avaient pris sur eux tous les sacrifices et humiliations par amour pour la liberté, pour la petite patrie chérie, et maintenant, après la libération, il n'y avait personne à venir les chercher comme, en temps normal, ils auraient dû ou pu l'attendre. Mon père avait toujours rêvé qu'après la guerre, on viendrait le chercher avec une petite camionnette, et qu'il pourrait rentrer confortablement et glorieusement au Luxembourg. Rien de tout cela ! De plus, Schleusingen était une petite ville, mes parents étaient les seuls Luxembourgeois à 100 km à la ronde, et les moyens de communication publics et privés étaient quasiment inexistants.



Tout à coup, plus ou moins quinze jours avant la Pentecôte 1945., la nouvelle courut que «demain matin tous les Français partiront. Rassemblement à 8 heures à la place centrale du bourg. »

Le 15 mai donc, ayant senti son heure de départ enfin venue, mon père exhorte ma mère à emballer le nécessaire et de partir avec lui pour la place du rassemblement. Arrivés là bas, ils trouvent beaucoup de brouhaha, beaucoup d'anciens prisonniers exclusivement de sexe masculin et des camions bâchés en attente. Un chef militaire français était là pour surveiller et appeler les partants et les faire monter dans les camions. Finalement mon père s'approche de lui et lui crie :

«Attendez, encore deux Français qui arrivent ! Où allez-vous ? » - « Mais en France, nom de dieu » fut la réponse un peu nerveuse.

Mon père lui file alors un paquet de cigarettes et demande :

«Est-ce que je suis sur votre liste ?

- Comment vous appelez-vous et d'où êtes-vous?

- Joseph Kayser de Thionville, 16, rue de Luxembourg.

- Non je ne vois pas. Mais montez sur le camion. Je vais vous rajouter sur la liste avec votre épouse. »

C'est ainsi que mon père et ma mère qui, elle, n'avait pas bien compris la ruse et ne s'était pas rendu compte de la pseudolégalité des manœuvres de mon père, montèrent et prirent place sur les banquettes du camion qui ne tarda pas à partir. En cours de route, mes parents parlaient évidemment avec les hommes embarqués avec eux et se faisaient même des amis qui, après leur retour, ont souvent écrit à la maison pour donner des nouvelles d'eux, de leurs familles et de la France.

Comme je n'ai pas vécu ce voyage, je ne peux rapporter que ce que mes parents me racontaient après leur retour à

Luxembourg.

Il se trouvait que ce voyage du retour n'était pas simple et surtout pas direct du tout. Il avait duré en tout quelque quinze jours avec des contrôles réitérés et des arrêts fréquents d'un ou de deux jours par moments et même d'une bonne semaine dans un camp d'épuration et de rassemblement («Sammellager») à Francfort, où étaient entassées des milliers de personnes de toutes nationalités et de tous âges. Ma mère était sur le point de désespérer totalement.

Finalement, un beau matin, un convoi fut constitué pour les Français, et mon père sauta de nouveau sur ce train. Mais celui-ci devait passer par Strasbourg, Metz et Thionville. Dans la région de Strasbourg, le bruit courut que ce train devait obligatoirement passer par Paris, pour qu'on pût faire à nouveau le tri, l'épuration et le contrôle identitaire des divers passagers ainsi que le contrôle médical. Nouvelle déception de mes parents si proches de leur patrie luxembourgeoise mais devant encore aller à Paris, dans un nouveau camp sans doute.

C'est tard la nuit quand le train, arrivé devant Thionville et à l'arrêt provisoire depuis un bon moment, mon père prend son courage à deux mains et descend du wagon pour aller parler au chef de gare et lui expliquer son cas, ma mère restant à sa place dans le wagon. Le chef de gare, ayant reçu le paquet de cigarettes habituel de mon père non fumeur, écoute patiemment ses explications, apprend qu'il est Luxembourgeois, qu'il avait été déporté par les nazis en Pologne, qu'il a beaucoup souffert, qu'il est sur le retour avec sa femme déprimée et épuisée et qu'il veut impérieusement rentrer au Luxembourg par n'importe quels moyens. Ce chef de gare a alors pitié de mon père. Il se laisse convaincre de donner un coup de main.

Il dit à mon père qu'il y aurait un train de soldats américains en partance pour Luxembourg dans une heure et qu'il pourrait demander au machiniste conducteur du train si mes parents pouvaient éventuellement voyager avec lui dans la locomotive, car les trains militaires n'admettaient pas de personnes ou voyageurs civils.

Attention ! Maintenant le chef de gare va devoir faire venir ce train-ci à l'arrêt jusqu'au quai.

Le train se met soudain en marche et ma mère, seule sur sa banquette de compartiment, pique une terrible crise, car elle se voit déjà partir pour Paris toute seule, sans argent ni papiers. Quelques instants après, le train s'arrête de nouveau et mon père monte pour l'aider à descendre.

Après plus ou moins une heure d'attente en gare de Thionville, mes parents montent dans le train militaire américain et arrivent à Luxembourg comme passagers clandestins à bord de la locomotive, tôt le matin du dimanche de Pentecôte 1945.

Nous avons vécu alors tous chez tante Eugénie et oncle Camille, jusqu'au moment où nous avons pu de nouveau, après peinture et récupération de nos meubles, réemménager dans notre maison au 16 rue Wilson vers la mi-août 1945.

Un grand camp scout avait eu lieu à Limpach fin juillet 1945. Gaston et moi avons pris définitivement racine chez les scouts catholiques Prince Henri de Belair. Moi j'étais chef de patrouille chez les coucous et Gaston était chez les louveteaux.

Paul Kayser de Burmerange vivait chez nous en hiver 1945-1946 et à partir du début janvier, dès l'ouverture du Convict

Episcopal, il vivait dans cette institution. Ainsi chez nous la vie reprenait peu à peu son train normal.

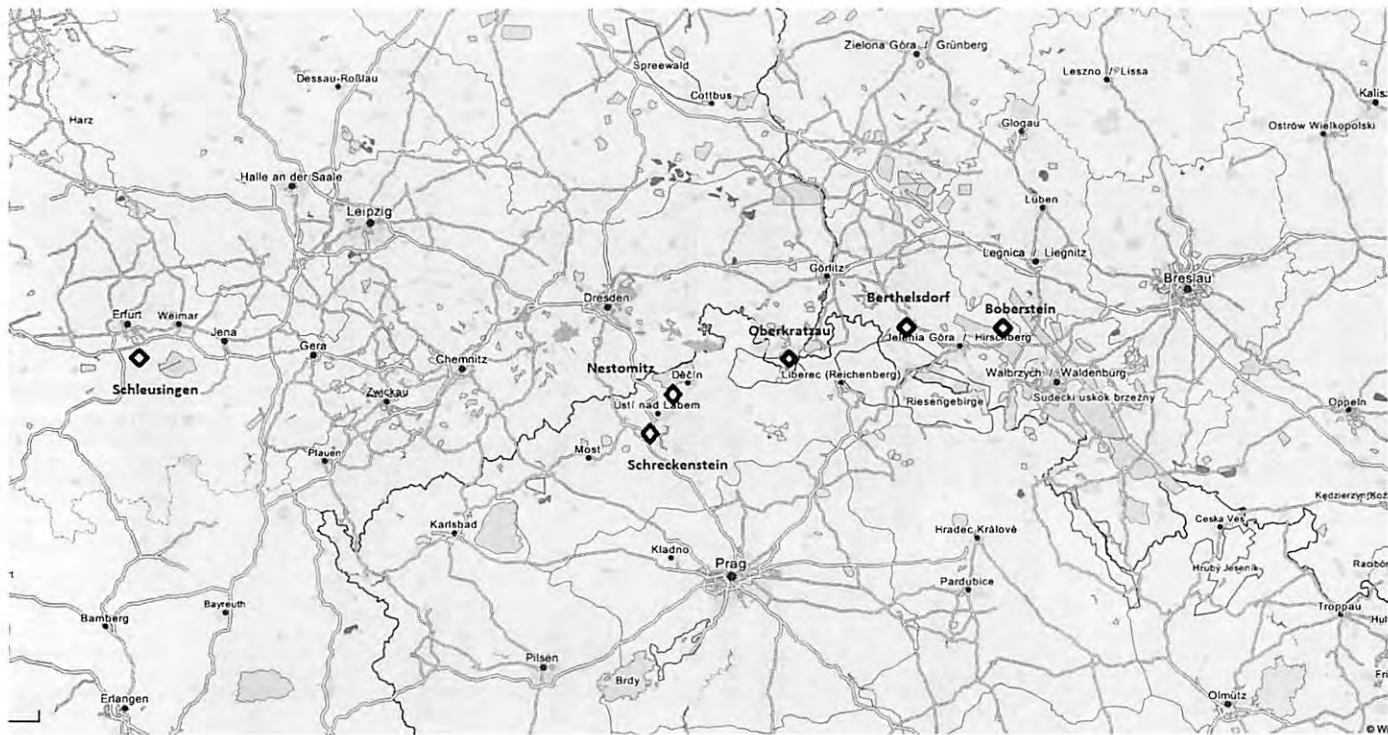
Au départ de Schleusingen mes parents n'avaient pu emporter que le strict nécessaire de leurs affaires. Le reste, le gros en fait avait été confié aux Weiss et Walz, qui gardaient le tout dans un endroit sec, et ce n'est qu'un an plus tard que la Croix Rouge Luxembourgeoise a pu rapatrier tous les bagages restants.

(voir lettre de Hermann Weiss du 1^{er} Mai 1946 à la page 143 - 147)



les différentes étapes de notre déportation





Annexes

- Mes lettres adressées à mes parents à Schleusingen lors de nos vacances à Luxembourg du 25 juillet au 10 septembre 1944 p 110 - 121
- Lettres de mon frère Gaston à mes parents lors des mêmes vacances p 122 - 126
- Lettres adressées à mes parents venant d'autres camps en Allemagne et donnant certaines informations p 127 - 133
- Brouillons de lettres de mon père à l'administration allemande en juillet 44 p 134 - 135
- Quelques photocopies de documents officiels p 136 - 140
- Lettres adressées à mes parents après guerre p 141 - 147

Luxemburg, Mittwoch den 26.7.44

Liebe Mama und. Papa !

Heute morgen um 4.20 sind wir in Luxemburg angekommen. Die Himmelfahrt verlief folgendermassen: Bis Eisenach verlief letztere fahrplanmässig. Im Zug Eisenach-Kassel war ein Gedränge à la Görlitz-Dresden. Während Lucien und ich im Gang des Wagens gedrückt wurden wie die Reben im Kelter, saß Gasty bequem wie ein Baron mutterseelen allein im Abort, denn niemand wollte des Gestankes wegen zu ihm kommen. In Kassel angekommen, hatten wir eine halbe Stunde Aufenthalt, so konnten wir uns die Stadt ein wenig anschauen. Es ist schlimm dort. Die ganze Innenstadt ist ein elender Trümmerhaufen. Hie und da ragt noch ein Schornstein hervor. Der Warteraum ist eine aufgebaute Holzbaracke. Dann fuhren wir gegen 2 Uhr in Kassel weg. Als wir ein Stückchen gefahren waren, da hörten wir einen auf luxemburgisch rufen: "Ah Knepper wât bass du è Plógéscht". Da mussten wir lachen. Am Zug von Kassel war nicht ein Courswagen wie wir glaubten, sondern wir mussten in Giessen umsteigen. Als wir bis Bulay waren, da mussten wir wieder umsteigen, und mit der Moseltalbahn fahren im Bummelzug, da die Brücke von Bulay beschädigt ist. Dieser Bummelzug machte 89 km in 4 Stunden. Er hielt auch an jeder Strassenecke. Auf der Strecke Bernkastel-Trier mit dem B.Zug hatten wir auf freier Strecke Fliegeralarm. Alles musste verdunkelt werden. Unheimliche Stille war im Zug unheimlich brummte es, und unheimlich war mir zu Mute. Da betete ich vor Angst. Jedoch glücklicherweise dauerte es nur eine 1/2 Stunde. In Trier brauchten wir nicht umzusteigen denn wir wurden an einen D-Zug angehängt. Da sahen wir in Trier Scheinwerfer die den Himmel ableuchteten, und Leuchtraketen wurden in die Luft geworfen. In Koblenz sahen wir auch Fesselbalone, mindestens 20 Stück, die die Rheinbrücke bewahrten. Als wir um 1/2 4 über die Moselbrücke bei Wasserbillig fuhren,

sangen die Luxemburger die noch im Zug waren d'Uelzecht, und wir halfen auch tüchtig. In Luxemburg angekommen waren Tante Eugenie u. Moni Camille mit dem Fahrrad am Bahnhof. Da fand ein frohes Wiedersehen statt. Zu Hause angekommen stand die Bomi schon auf der Tür, denn sie hatte uns schon von unten kommen gehört. Sie hatte Tränen in den Augen als sie uns zwei sah. Sie hatte uns einen Streisel gebacken, welchen wir uns gut schmecken liessen. Darauf gingen wir zu Bett. Am Morgen kam Lucien uns mit Monique erwachen. Es ist so ein herziges Kindchen. Den ganzen Morgen sass es neben mir als ich Harmonika spielte.

Jetzt will ich für heute schliessen, da wir jetzt nach

Merl fahren mit dem Fahrrad.

Heute morgen als ich erwachte dachte ich an Euch. Die besten Grüsse und Küsse an Euch von der ganzen Familie,

Georges

Eng deckech Bes

Gasty.

Liebe Alice!

Endlich haben wir die Kinder nun glücklich hier. Welche Angst ich um sie ausgestanden, kann ich dir nicht beschreiben. Der Zug sollte um 11.25Uhr ankommen doch da die Brücke bei Koblenz gesprengt, sollte er um 1 Uhr25 ankommen, also 2 Stunden später. Camille u. ich fuhren wieder nach Hause u. wollten dann wieder zum Bahnhof. Doch um 1/2 1 Uhr wurde grosser Fliegeralarm u. dauerte bis 3 Uhr. Viele Flieger gingen rüber u. man hörte sogar bumsen. Ich habe die ganze Zeit gebetet, dass die Kinder doch noch einmal glücklich ankommen sollten. Um 3.20 Uhr gingen wir dann zum Bahnhof, wo der Zug um 4.20 Uhr einlief. Meine Freude sie heil u.

gesund wiederzusehen, kann ich dir nicht beschreiben. Georg hat uns schon viele schöne Lieder u. auch seine Kunst im Harmonikaspielen gezeigt . Wir sind ganz glücklich sie bei uns zu haben. Du brauchst dir gar keine Sorgen zu machen, dass die Kinder uns zu viel Arbeit machen, das machen wir mit übergrosser Freude. Ich schliesse jetzt, denn wir fahren nach Merl. Wir werden, wenn wir hier bleiben jeden Tag schreiben.

Herzliche Grüsse & Küsse

Eugenie

Also die 2 Kerle, (denn Kerle sind es inzwischen geworden,) sind hier, munter, gross, schneidig, musikalisch, so ist es gut. Bomi ist jetzt nicht mehr so streng mit ihnen, das versteht sich. Ich muss also einspringen, sonst werdet Ihr sie nicht mehr wiedererkennen, nach 5 Wochen. Georg ist gross u. tüchtig geworden, aber auch Gasty ist noch immer begabt, gerade wie früher. So ist es gut u. so werden wir das baldige Kriegsende getrost abwarten können.

Viele Grüsse, bis in 2 Monaten im Frieden.

Camille

Samstag morgen, 29 Juli 1944

Liebe Mama und Papa

Meinen Brief werdet Ihr sicher schon erhalten haben. Gasty hat auch schon geschrieben. Jetzt haben wir in der Stadt unsere Bekannte alle schon besucht. In Bürmeringen und auf der Mosel waren wir noch nicht, Heute fahren wir aber auch dorthin. Gestern waren wir zu den Herren Kaplänen. Alle waren sehr erstaunt als sie uns sahen. Vorgestern waren wir in unsere Strase die Leute besuchen. Alle sagten wir würden sehr gut aussehen. Unsere Kiste ist noch nicht angekommen. Auch zu Bäcker Kayser waren wir. Gasty fährt so gern auf seinem Rad. Gestern als wir zu Wanderscheidts waren, rannte er die ganze Zeit mit Eduard Gillen und anderen Kameraden auf und ab. Wanderscheidts haben uns eingeladen um einmal dorthin essen zu gehen. Sie machen Fritten und Glace. Ich meine aus den Ferien nach Bürmeringen wird nichts, was ich schon sehr bedauere, denn die Boma und Tata Eugénie lassen uns nicht gehen. Hier ist oft Fliegeralarm. Auf dem Klavier zu spielen habe ich auch wieder probiert, es geht schon wieder. Gestern waren wir zum Augenarzt Faber. Gasty braucht keine Brille zu tragen. Er hat ihm Tropfen verschrieben, die er täglich 2 Mal in jedes Auge bekommen muß.

So für heute will ich schließen, in dem ich Euch herzlich grüße und küsse

Euer

Georges

Luxemburg, den 31 Juli 1944

Liebe Mama und Papa !

Heute werden wir erst nach Bürmeringen fahren. Wir haben schon die Valisse fertig gepackt. Letzten Samstag wollten wir schon fahren, da es aber so sehr regnete und kein Omnibus mehr fährt mußten wir es auf heute verschieben. Gestern waren wir ins Neudorf. Moni Camilles Ferien sind Samstag schon abgelaufen. Gasty und ich haben uns abgemacht, daß jeden Tag ein Brief geschrieben wird. Einmal schreibe ich, dann Gasty. Heute ist Frau Molitor gekommen, ich mußte ihr ein Stückchen auf der Ziehharmonika vorspielen. Gestern fing ich Mücken, ich wollte sie Papa schicken um fischen zu gehen. Aber da ich bemerkte, daß es sich nicht rentiert, warf ich sie weg. Gestern sprachen Gasty und ich Moni Camille die Nestomitzer Sprache vor, da hielt er sich die Ohren zu und rief: ach was ein Kauderwelsch. Gestern kam unsere Malle und die Kiste an, sie waren verhältnismäßig lange unterwegs. Gasty und ich haben schon einen Ball von Wanderscheidts bekommen. Gestern in der Kirche ist es Gasty schlecht geworden, 3 Stunden drauf war er aber schon wieder auf den Beinen.

Jetzt will ich wieder schließen bis übermorgen. Tausend Grüße und Küsse sendet euch euer

Georges

Bürmerange Donnerstag den 3. 8. 44

Liebe Mama und Papa!

Seit Montag abend sind wir hier in Bürmeringen. Alle haben wir wieder erkannt, außer der kleinen lieben Juliette. Den ganzen Tag läuft sie mir nach oder ruft mich, damit ich mit ihr Versteck, oder im Sand spielen soll. Gestern hatten wir 2 Mal sehr gute Glace. Da dachte ich an den armen Papa, der sie doch auch so gerne hat. Noch jeden Tag hatten wir Kaninchengelés und Paté. Also ihr seht, gegen die Kost habe ich mich nicht im geringsten zu beklagen. Gestern war ich mit in die Weinberge hacken. Außer der Hose und den Schuhen, hatte ich mich ausgezogen und ließ mich hübsch von der Sonne bräunen. Heute gehe ich wieder mit. Samstag gehen wir nach Mondorf baden. Ich war noch jeden Tag in die heilige Messe. Fußball haben wir auch schon gespielt. Aber liebe Mama um mich brauchst du dich nicht zu fürchten, denn ich bin Gohlkiper.

Jetzt will ich schließen, denn sonst weiß ich keine Neuigkeiten. Tausend Grüße und Küsse bis bald.

euer Georges

Liebe Alice und Josy

Donnerstag den 3.8.44

Seit Montag bin ich mit den Kindern in Bürmeringen. Gasty sollte nur ein paar Tage bleiben, doch er will noch nicht mit. Heute gehe ich nach Hause, komme dann am Samstag zurück und gehe am Sonntag

Luxemburg, den 23. 8. 1944

Liebe Mama und. Papa !

Da ich jetzt ein wenig Zeit habe, will ich Mamas Wunsch erfüllen. Was ich in Bürmeringen den lieben langen Tag machte will ich euch jetzt erzählen. Morgens um 7 Uhr sind wir aufgestanden, um um 7 ½ in die hl Messe zu gehen. Nach der hl Messe gabs dann Kaffee mit einer guten Schmier. Nachdem gings dann an die Arbeit. Die zwei ersten Tage waren wir noch frei.

1. Arbeitstag: Poly und ich gingen mit Moni Aloyse in den Weinberg kappen.

2. Tag: Poly und ich mussten Flaschen spülen, was wir auch gerne machten.

3. Tag Wir zwei zapften 1500 Flaschen Wein ein.

4. Tag Wir beide gingen kappen.

5. Tag Poly und ich gingen nach dem Kaffee kappen. Nach dem Mittagessen gingen wir aufs Bett bis 4 Uhr. Dann gingen wir wieder kappen.

6. Samstag: wir gingen nach Mondorf ins Bad, Poly und ich

7. Sonntag: Tata Eugenie und Gasty waren Samstag gekommen und Sonntag nachmittag fuhren Tata Eugenie, Moni Aloyse, Poly, Gasty und ich nach Stadtbredimus. Auf der Heimfahrt war Gasty die Kette am Rad kaputt gegangen und wir waren schön geplagt mit ihm. Glücklicherweise waren wir noch nicht weit von Stadtbredimus weg und wir konnten die Kette wieder flicken lassen. Montag gingen Tata Eugenie mit Gasty wieder fort. Poly u ich gingen zwei Tage hintereinander mit der Spritze nikotieren in die Weinberge. Abends um 9 ½ war gewöhnlich allgemeine Betruhe. Mittwoch als die Bomben in der Stadt gefallen waren, waren Poly und ich gerade im Begriff 2 Hähnchen zu schlachten. Das ging aber fein. Poly hielt letzere mit den Füßen fest und ich hieb ihnen ganz kuragiert die Köpfe mit der Axt herab. Moni Aloyse hatte gesagt, er werde mir eine Gans mit nach Schleusingen geben. Die 2 letzten Tage spülten wir wieder

Flaschen und zapften ein. Samstag fuhr ich mit Moni Aloyse nach Luxemburg. Zu meinem Entsetzen stellte ich fest, daß viel kaputt war, selbst die Schienen des Bahnhofs sind in Fetzen. Die Unterführungen sind sogar kaputt, sie haben nämlich einen Volltreffer bekommen. Jetzt bin ich schon 8 Tage hier in der Stadt. Montag hatte ich Unterricht bei Lucien. So ist jeder Tag etwas anderes. Gestern waren wir nach Clausen und heute kommt Jean Rodenburg mit Poly und seiner Mutter zu uns. Heute morgen waren wir zum Zahnarzt Dr Monbrun. Gasty hatte 2 Zähne gezogen bekommen und 3 Zähne bekommt er plombiert. Mir mußte er auch einen plombieren und heute morgen hatte er mich gleich fertig gemacht. Tata Eugenie war auch mit uns einkaufen 1 Hemd, 1 Sommer und 1 Winterkleidchen und ein Wintercaleçon bekam ich, Gasty Taschentücher. Dem lieben Papa habe ich ein Weinglas gekauft zu seinem Namenstag, denn ich wußte daß er kein ordentliches hätte.

Für heute will ich wieder schließen mit den besten Grüßen und Küssen

Georges

Jetzt habe ich das beste fast vergessen, nämlich in Bürmeringen bekamen wir fast jeden Mittag eine gute Glace.

Luxemburg, den 29. 8. 44

Liebe Mama und Papa !

Gestern haben wir Mamas liebe Karte erhalten und danken bestens dafür.

Liebe Mama und Papa! Seid nicht aufgeregt, wenn wir nicht nach Schleusingen kommen, denn Lucien ist krank gemeldet und hat einstweilen 10 Tage Urlaub bekommen. Das Reisen ist jetzt sehr gefährlich. Die Strecke Trier – Koblenz ist kaputt und ist auch schon ein paar Mal mit Bordwaffen beschossen worden. Gestern hatte man gesagt, es dürfen keine Ausländer mehr über die Grenze, aber man weiß doch nichts richtiges. Hier in der Stadt ist ein reges Leben, schwer bepackt mit Koffern und Säcken fahren die schweren Wehrmachtsautos auf und ab. Heute haben wir die ersten Kanonen gesehen. Tata Eugenie hatte eine unbeschreibliche Angst vor den Fliegern. Sie würde sich am liebsten noch unter dem Keller verstecken. Ich hab aber gar keine Angst. Boma und Moni Camille auch nicht. Ich habe Mamas Rad auch gestern wieder in Stand gesetzt, damit es zum Empfang bereit ist. Die Frau, die in unserem Haus wohnt, ist dran zu plündern und die Nachbarn in der Wilsonstraße sind schon fort. Am letzten Sonntag mußte ich mit Moni Camille in den Keller räumen gehen, wir haben auch einen Luftschutzkeller eingerichtet. Mit Balken haben wir den Keller gestützt, Letzte Woche war ich mit Tata Eugenie zum Zahnarzt, einer meiner Backenzähne eiterte und mußte sofort gezogen werden. Der Arzt hatte mir eine Spritze gemacht, so daß ich fast nichts spürte. Ich glaube es war der dickste den ich im Mund hatte, denn so gross war er. Er hatte eine Wurzel wie ich noch keine gesehen habe. Da könnt ihr euch denken wie ich gewinselt habe. Das Loch ist noch nicht ganz geheilt. Von meinem kranken Knie spüre ich auch nichts mehr. Meine

Haare habe ich jetzt nach rückwärts gekämmt

Liebe Mama und Papa! Ich fange jetzt so langsam an nach euch zu verlangen, doch noch ein wenig guten Mut, denn jetzt fängt die Sache an bränzlich zu werden. Für heute will ich wieder einmal schließen, bis auf ein baldiges Wiedersehen.

Die besten Grüße und Küsse an euch

von Georges

P.S. Habt ihr die Fotos schon bekommen von mir mit der Harmonika, gelt, diesmal ich hab ich eine schöne geschnitten.

Luxemburg, 27.7

Liebe Mama und Papa

Gestern Morgen um ½ 5 Uhr sind wir in Luxemburg angekommen. Auf der Strecke von Themar bis Eisenach sahen wir Klapperstörche. In Eisenach kamen wir fast nicht mehr in den Zug. Ich saß im Abort wo es sehr viel stinkte. In Kassel angekommen mit einer halben Stunde Verspätung. Wir gingen aus dem Bahnhof aber sahen kein ganzes Haus mehr. Da keine Kurswagen da waren mußten wir in Gießen noch einmal umsteigen. In Koblenz wurden Fesselballons aufgeblasen, daß die Flieger nicht so niedrig fliegen können. Flack war auch zu sehen. Hinter Koblenz mußten wir mit der Moseltalbahn fahren, da Blindgänger auf der Moselbrücke lagen. Es war eine richtige Bummelbahn. Inzwischen wurde Fliegeralarm geblasen und der Zug blieb stehen bis die Flieger herüber waren. Dann fuhr er wieder weiter. 4 Stunden brauchte er für 89 Kilometer. Auf einem Flughafen sahen wir Scheinwerfer und auch 2 Leuchtkugeln. Um 4 Uhr fuhren wir über die Grenze und um 5 Uhr waren wir in Luxemburg. Gestern Nachmittag fuhren wir über Merl nach Cessingen.

Viele Grüsse und Küsse Euer Gasty

Mittwoch den 2.8.44

Liebe Mama und Papa

Seit dem 31.7.1944 sind wir schon in Bürmeringen, wo wir uns gut amüsieren. Wir sind mit dem Auto von Luxemburg bis Bürmeringen gefahren. Herr Hengen von Hobscheid hat uns mitgebracht. Unterwegs hatten wir eine Pfanne. Gestern waren wir mit dem Fahrrad nach Wellenstein. Da ich aber kein kleines Fahrrad hatte, nahm Poli mich hintendrauf. Tata Eugenie fuhr aber mit uns. Ihr könnt mal schauen nach Strümpfen für Juliette. Moni Alois wäre auch froh wenn er Riemen bekommen könnte. Gestern abend hatten wir Glaß. Sie hatte mir gut geschmeckt. Wenn ich diesen Brief fertig habe wird es eine Glaß mit Sauerkirschen. Tata Eugenie war heute morgen in den Garten den Rest Erdbeeren suchen um heute abend noch eine Erdbeerglaß zu machen. Heute Nachmittag fahren wir in den Weinberg. Jetzt war ich am Telephon und sprach mit Tata Schwester. Poli schreibt auf der Schreibmaschine das Gedicht vom Zinnikleschen noch zweimal ab.

Viele Grüsse und Küsse sendet euch euer Gasty.

Liebe Tata und Moni

Ich bin sehr froh daß ich 2 Spielkameraden bei mir habe. Wir besuchen jeden Morgen die heilige Messe. Die Tage gehen schnell vorüber mit lustigen Spielen werden sie verbracht.

Poli

Luxemburg den 9.8.44

Liebe Mama und Papa

Euern lieben Brief haben wir am Montag mit viel Freude erhalten. Der dritte Bombenangriff über Luxemburg befand sich heute morgen um 10⁵⁰Uhr. Hotel Star bekam einen Volltreffer und Stahlwerk, Bonneweger Kirche und Pfarrhaus. Der Schwall brennt jetzt noch und Großhandlung Bram. Vor der Straßburger Schule ist eine Bombe gefallen. Eine Lokomotieve liegt oben auf dem Dach. Auch viele Bahnsteige sind getroffen worden und Gleise. Auch Häuser. Eine Bombe ist in ein Bunker gefallen. Man sagt es wären 60 Soldaten drin gewesen.

Am Sonntag waren wir von Bürmeringen aus mit dem Fahrrad nach Stadtbredimus. Auf der Heimreise brach ich die Kette. Da begegnete uns Robert von Wellenstein. Der und Josi flickten sie dann und um 23 Uhr kamen wir erst nach Bürmeringen. Montag gingen wir nach Mondorf baden. Eine eiskalte Brause bekamen wir ehe wir ins Wasser gingen. 3 mal fuhr ich schon mit dem Kahn. Einen Hahn der jeden Morgen kräht haben wir hier. Poli und Georges kommen morgen.

Dicken Kuss und schönen Gruß Gasty

Belair den 16.8.44

Liebe Mama und Papa

Jetzt sind es noch 14 Tage die ich in der Heimat verbringen kann. Letzten Sonntag hatte Tata Eugenie einen Café gemacht und es gab Gläß. Drei Kinder kamen mit. Am Montag sollte René Flammang zu mir spielen kommen. Er kam Dienstag noch nicht. Montag abend fuhren wir nach Cessingen. Während ich dort war spielte ich mit dem kleinen Josi. Gestern fuhr ich mit Georges auf den Merler Kirchhof. Aber als wir dort waren tutete es. Am letzten Samstag tutete es 19 mal. Morgen fahren wir mit dem Fahrrad nach Monnerich und heute gehen wir bei die kleine Monique Fotos machen. Heute morgen ging ich in die Messe und Herr Schiltz sagte ich solle morgen die Messe dienen.

Dicken Kuss und schönen Gruss Euer Gasty

Den 21.8.44

Liebe Mama und Papa

Ein Monat ist nur eine Augenblick. Wie die Zeit vergeht. Jetzt dauern die Ferien nur acht Tage mehr. Gestern waren wir in Clausen. Samstag morgen ging ich zu Herrn Hoffmann ins Haus beichten. Und Freitag nachmittag gingen wir bei Jean Rodenburg. Heute gingen wir zum Zahnarzt. Ich bekam zwei Zähne gezogen und Georges einen plombiert. Ich soll morgen noch drei plombiert bekommen. Morgen kommt Guy und Roger Linster zu mir spielen. Mittwoch gehen wir den ganzen Tag nach Merl.

Dicken Kuß und schönen Gruß Gasty

Bürmeringen, den 29.8.44

Liebe Mama und Papa

Ihr müßt mir verzeihen weil ich nicht eher geschrieben habe, denn ich dachte immer ich wäre schon bei Euch wenn der Brief ankäme. Aber jetzt erhielt ich die Nachricht, daß Lucien krank ist und nicht kommen kann. Dann können wir nicht allein kommen. Wie ist es mit den Riemen lieber Papa. Hast du schon welche bekommen? Letzten Samstag waren Katrin und ich Rommelen suchen. Als wir aber dort waren kamen die englischen Flieger im Tiefflug und schossen auf den Perler Bahnhof. Güterabfertigung ist dort. Ein Zug mit Munition trafen sie. Und so kamen sie am Sonntag 2 mal. Donnerstag gingen wir in die Mosel baden. Monni Alois sagte, Samstag gehen wir auch baden. Aber wir hatten einen guten Schutzengel weil wir hierblieben, denn auf der anderen Seite fielen die Bomben. Ich bin jetzt schon 8 Tage in Bürmeringen und da ich sollte fortfahren hatte ich keine Kleider mitgebracht und da hat Tata mich rot weiß blau gekleidet. Gestern gingen wir nach Mondorf zum Friseur. Poli hatte mich hinten auf dem Fahrrad.

*Jetzt will ich schliessen mit den besten Grüssen und Küssen
Euer Gasty*

remarques:

Cette lettre fut la dernière à arriver de Luxembourg à mes parents à Schleusingen. Pendant 10 mois aucune information ne passait plus entre eux et nous, tous les contacts étaient coupés.

L'orthographe originale et le style de toutes ces lettres ont été respectés

l'auteur Georges Kayser

Hirschberg i. Riesengebirge am Grössehübel Baracke 3

26 September 1944

Liebe Familie Kayser

Sie können sich wohl denken mit welcher Freude wir ihr liebes Schreiben vom 18 dieses Monats mit dem angefügten Bildchen empfangen haben, besonders in dieser schweren Periode, wo wir gänzlich von der alten Heimat getrennt inmitten fremder Leute, deren Sprache wir nicht verstehen noch sprechen, leben müssen.

Sie sagen in Ihrem Schreiben, dass Sie seit 14 Tagen überhaupt ohne Nachrichten von dort sind. Dasselbe trifft für uns zu. Das letzte Schreiben von meinem Bruder, dem pensionierten Pfarrer von Reisdorf, welcher in Herz Jesu Kirche den Herrn Dechanten Erasmy ersetzen hilft, datiert vom 31. August und erreichte uns am 5 September. In diesem Schreiben teilt mein Bruder mit, dass es wahrscheinlich die letzten Nachrichten seien, die uns in der nächsten Zeit erreichen würden. Es sei in Luxemburg ein heilloses Durcheinander auf der Eisenbahn. Zum Schluss schreibt er noch : 'Vieles könnte ich Dir erzählen, doch darf ich nicht. Und sollte jetzt die Korrespondenz stocken, so grämt euch nicht, der liebe Gott wird uns behüten und uns wieder gesund und glücklich zusammenführen'. Sie sehen also, dass wir alle in der Fremde ohne Nachrichten von zu Hause sind, dasselbe hat mir auch Freund Schaus Lambert dieser Tage aus Niederesbach über Villingen (Schwarzwald) berichtet, der ebenfalls ohne Korrespondenz von Hause ist. Einen Passus aus dem letzten Brief meines Bruders vom 31 August möchte ich Ihnen nicht vorenthalten, da er Ihnen gewiss Freude machen wird.

dernière lettre de mon ami Nik Rumé

Berthelsdorf den 4.8.1944

Lieber Georges

Dein liebes Briefchen und die frohe Kunde, daß du nach Hause fahren konntest habe ich mit größten Freuden erhalten. Hoffentlich bist du in deiner schönen Heimat glücklich angekommen.

Ihr habt nun 2 Monate Ferien erhalten, so daß du dich richtig ausruhen kannst. Wir haben bis jetzt noch keine erhalten, ich glaube wir bekommen auch keine.

Nun ist der Weiher, der beim Bach angelegt worden ist fertig. Das Wasser steht 1 m hoch drin. Die Kemnitz, das klare Bächlein, das am Lager vorbeifließt kommt oben aus dem Gebirge und fließt in die Bober, wo es gemeinsam mit dieser in die Talsperre von Mauer mündet.

Dieses Bächlein eignet sich auch zum Schwimmen. Jeden klaren Nachmittag gehen wir mit Frl. Nickels baden, dann gibt es Freude, da müßttest du auch dabei sein.

In der Schule geht es noch immer gut, es ist schon ein Kind weniger, denn die Familie Braun ist fort gekommen ins hohe Riesengebirge. Auch Fam Glauden ist heute morgen fort gekommen. Sie ist ins Siegerland gekommen.

Wir waren auf die Schneekoppe gestiegen, da haben wir noch Schnee gesehen. Wir hatten eine wunderbare Aussicht. Hat Goedesch Viky dir noch nicht geschrieben? Sie sind nach Neuwied gekommen.

Seine Adresse lautet:

dernière lettre de mon ami Nik Rumé

*V Goedert Neuwied (bei Koblenz)
Markstrasse 74 Gau Moselland 22*

*Für heute will ich wieder einmal schließen mit den herzlichen
Grüßen*

Dein Freund

N Rumé

*P.S. Lieber Georges. Die Fotos und die Marken habe ich erhalten,
besten Dank dafür. Hast du die neuen Sondermarken vom
Arbeitsdienst schon?*

Wolfsdorf den 29.11.44

Liebe Familie Kayser

Vielen Dank für Ihren lieben Brief und die lieben tröstenden Worte zum Tode unsers lieben guten Nicola. Unser lieber guter Nicola ist nicht mehr bei uns, liebe Familie Kayser, sie können sich denken, was für ein grosses Leid das für uns war, wir haben gemeint wir könnten nicht mehr voran leben, es war fast nicht auszustehen, immer meinte ich, ich müsste mein gutes Kind noch um mich haben, habe gemeint ich müsste noch immer nach ihm rufen, er müsste wieder kommen, aber unser lieber guter Nicola war fort für immer, auf dieser Welt sehen wir ihn nicht mehr wieder, er hat seine lieben Geschwister und seine liebe Heimat nie mehr wieder gesehen an der er so sehr hing, in Berthelsdorf hatte er eine Impfung gegen Scharlach bekommen, ich glaube die war nicht gut für ihn, ich glaube es war eine Vergiftung ins Blut gegangen, denn er war nicht eine Minute krank, die drei Monate in Berthelsdorf, so frisch und munter, o liebe Familie Kayser, sie können sich unseren Schmerz nicht vorstellen, überall hab ich seine Sachen von ihm und wenn ich alles sehe, dann meine ich das Herz würde mir brechen und wenn wir denn jetzt noch bei unsern Kindern zu Hause wären, dann würde man es villeicht leichter ertragen.

Wir waren aber alle drei bei ihm als er gestorben ist, das war also noch ein Trost für uns, dass wir bei ihm waren in Berthelsdorf, hat er immer von eurem Georg gesprochen, es hat ihm so leid getan als Georg fort von ihm ging, er hat immer gesagt Georg war der beste von allen, er war mein bester Kamerad den ich hatte. Die letzte Karte die er von George bekam von Hause aus, die hatte ich ihm mit ins Spital genommen, er war immer so froh wenn Georg ihm schrieb. Er ist in Berthelsdorf begraben worden und als er dann 8 Tage begraben war, mussten wir in Berthelsdorf fort von unserem lieben Kinde, mussten fort sie glauben nicht Mad. Kayser was für ein Schmerz das war, da wir nicht mehr konnten auf unser lieben

lettre de Mme Rumé au sujet du décès de son fils et mon ami Nicolas

Nicolas Grab gehen, jetzt sind wir hier in Wolfsburg Kreis Goldberg in einer Baracke gesiedelt worden, bei lauter Lothringer die uns alle fremd waren und gar nicht heimlich auch lange nicht wie die Luxemburger, wir haben ein kleines Zimmerchen für uns. Mein Mann und Jimmy schaffen in einem Kupferwerk als Schreiner angestellt. so wird man auseinander gerissen, aus einer Ecke in die andere geschmissen und wäre noch alles nichts, wenn wir unser liebes Kind noch bei uns hätten. Wir haben alles nach Hause geschrieben am 30 August ist der Brief fort gegangen in Hirschberg, ich weis nicht, ob sie den noch bekommen haben zu Hause, da wir ja keine Antwort mehr bekommen konnten. Könnten sie mir nicht sagen, ob die Briefe noch nach Hause gegangen sind und wissen sie nicht wie es zu Hause hergegangen ist, sind ihre Kinder noch zu Hause oder sind sie wieder bei Ihnen. Wenn sie etwas von zu Hause wissen, liebe Mad Kayser, wenn sie uns wollten zurück schreiben, wir wären sehr froh sie müssen mir verzeihen, dass ich nicht eher geschrieben habe, denn ich konnte nicht, mein Schmerz war zu gross also, in der Hoffnung dass sie meinen Brief bekommen, warten wir auf baldige Antwort einandermal alles mündlich

in tiefem Schmerze

Familie Rumé

Jesus! Maria! Joseph!



Gebietsundenken
un onse le'we, gudden an onvergässleche
Jong, Brüdder, Schwöer, Monni, Neveu a
Coseng.

Nicolas Rumé

gebueren zo' Beyren den 1. Juli 1929,
gestuerwen an der Deportatio'n zo' Erd-
mannsdorf, den 28. August 1944, versinn
mat den hl. Sakramenten.

Sei sche'nste Wunsch, seng Hémecht
erem ze gesinn, ass him net erfüllt gin.



Well ech trei dir si' gebliwen,
Letzeburg, mein Hémechtsland,
Gong ech fort vun dir gedriwen,
Fortgeschleift vu rauher Hand.

An der Eriénd hun ech mistt be'ssen
Fir meng Le'ft, mei Land, zo' dir,
Wo' vill hémleeh Tre'ne fle'ssen,
Blo'wen s'och erspuert net mir.

Dach, wann ech och hu mistt stiérwen,
Letzeburg, gléw mir et,
Hun sie mir geholl mei Liéwen,
Ma meng Le'ft zur Hémecht net.

Le'we Jesus, göß him d'e'weg Ro't
Muttergottes vum Bildchen, biét fir hién!

I.0950

Ich erhebe hiermit Einspruch, dass die amtliche Bekanntmachung des Herrn Landrats vom 10 Juli 1944 betreffend

Meldung der staatenlosen Personen der Geburtsjahrgänge 1884 – 1927 zwecks Erfassung auf mich nicht zutreffen soll und zwar aus folgenden Gründen:

1 Ich bin nicht staatenlos, sondern Luxemburger. Soweit ich meine Ahnenreihe verfolgen kann waren alle Luxemburger und in Luxemburg ansässig. Die luxemburger Staatsangehörigkeit ist bis jetzt nicht aufgehoben worden.

2 Aus diesem Grund ist die Wehrpflicht für Luxemburger nur für die Jahrgänge 1920 – 1926 eingeführt, hingegen auf ausdrückliches Verlangen des Chefs der Zivilverwaltung in Luxemburg für ältere Jahrgänge nicht eingeführt worden. Als letztes Jahr Luxemburger, die den Jahrgängen 1914 – 1920 anghörten im Altreich erfasst werden sollten, wurden sie aus dem nämlichen Grund auf Anordnung des WBK Luxemburg nicht gemustert, bezw. nicht eingezogen.

3 als luxemburger Absiedler (Einbusse an Vermögen) gelten für mich Sonderbestimmungen, da sogar die Absiedler der wehrpflichtigen Jahrgänge 1920 – 1926 nicht erfasst, bezw. nicht gemustert wurden.

Aus diesen Angaben mögen sie ersehen, dass die obige Verfügung auf mich nicht zutrifft.

Jos Kayser

Absiedler aus Luxemburg

Ich erkläre hiermit

1) dass ich Luxemburger Staatsangehöriger bin und zwar durch Abstammung: meine sämtlichen Vorfahren waren Luxemburger und in Luxemburg ansässig

2) dass mein Gewissen mir nicht erlaubt, diese mir von meinen Vorfahren übernommene Nationalität aufzugeben und mich um eine andere Staatsangehörigkeit zu bewerben.

remarques :

- *voir dans ce contexte ma lettre 4 à mes parents où tante Eugénie transmet les dates et lieux de naissance des parents et grands parents de mon père. (p 116)*
- *ce brouillon de lettre démontre suffisamment à quelle menace de mobilisation éventuelle mon père était constamment exposé*



NATIONALSOZIALISTISCHE DEUTSCHE ARBEITERPARTEI

KREISLEITUNG LUXEMBURG

Luxemburg - Petrußring, 106
Fernsprecher 67-78 - 67-79 - Postscheck-
Konto Nummer 11 000 - Postschließfach 145



Kampfblatt des Kreises Luxemburg
«Nationalblatt»
AUSGABE LUXEMBURG

Amt: Der Kreisleiter

LUXEMBURG, den 3. November 1942

Zeichen:

AUSSCHLUSSVERPFLÜCHUNG.

Amt, Zeichen und Datum
bei Antwort stets angeben!

Herrn
Josef K a y s e r ,
Angestellter,
geb. 18.11.99
Luxemburg - Bahnhof
Hardtstr. 16

Ich schliesse Sie aus der Volkedeutschen Bewegung aus.



(Dr. Schröder)
Bereichsleiter der NSDAP.

11. Die Erhaltung des Hausigentums verpflichtet den Mieter unter anderem zu folgendem:

Trennen der Fußböden, insbesondere in der Nähe von Kellerräumen und -böden, Zerkleinerung von Beschädigungen der Gas-, Wasser- und Entlüftungsröhren, elektrischen Anlagen und sonstigen Einbauten, von Beschädigungen der Gas- und Entlüftungsröhren.

Sofortiges Melden von Einbauten an solchen Einrichtungen.

Ordnungsmäßiges Beschließenhalten der Türen und Fenster bei Unwetterschutz, Kachel- und Kaminfenster.

Bereinigen der Räumlichkeiten von Schmutz in gemeinschaftlich benutzten Gemeinschaften sowie Bereinigen der Begrabung von Wasser.

Bereinigung unbenutzter Räumlichkeiten von Verschmutzungen durch nicht zum Gebrauch des Mietes gebrauchte Personen.

Ordnungsmäßige Behandlung der Fußböden (Mindestens nicht kratzen, sondern wischen, gefährliche Fußböden nicht wischen, Parkett nicht mit auflockern, Steinböden nicht hart abreiben).

Die Befreiung der Kellerräume von Schnee und sonstigen ungewöhnlichen Belastungen (Brennstoffen usw.), das Reinigen von Zellenkühleranlagen und -systemen, soweit solche etwa innerhalb des Mietes liegen, in gleichen Maße bei ordnungsmäßiger Wartung der Keller und Böden in dem Umfange, wie dies für den gesamten Hauskeller oder -boden erforderlich ist, ebenso das Feuerlöschen bei Nacht, Räte oder Risse.

Die Unterlassung jeglicher Veränderungen der Mietfläche, sofern nicht der Vermieter seine schriftliche Genehmigung dazu erteilt, insbesondere die Unterlassung von Veränderungen an den Installationen einschließlich der elektrischen Leitungen und des Anschlusses von Misch- (Schwaben) in Holzverkleidungen aller Art.

Die genaue Beachtung der vom Vermieter auszuförmenden Sonderbestimmungen für die Benutzung von Heizkellern, Heizraumautomaten, Feuerungsstellen usw.

Sorgfältige Aufsichtnahme und Behebung aller Schließ- und Zubehörteile.

Das Warten von Schaltern, Röhren usw. außerhalb der Mietfläche unter Genehmigung des Vermieters und nach dessen Anweisungen unter Berücksichtigung der behördlichen Vorschriften.

Das ausreichende Säugen, Räumen und Saugabläumen der Mietfläche sowie des Putzens der Fußböden, besonders bei vorübergehender Abwesenheit, auch während einzelner Abwesenheiten des Mieters.

Es sind vorhandene Sammelabfuhranlagen zu verwenden, soweit es die Raumtemperatur erfordert, inwieweit in Betrieb gehalten; doch hat der Mieter keinen Anspruch auf ununterbrochene Heizung. Mit dem Heizen wird begonnen, wenn an vier aufeinanderfolgenden Tagen die Raumtemperatur um 21 Uhr niedriger als plus 18 Grad Celsius ist. Als Maßstab gilt eine Erwärmerung der kältesten Räume um plus 18 Grad Celsius und eine durchschnittliche Erwärmerung auf plus 18 Grad Celsius. Für Räume, die auf Wunsch des Mieters oder durch diesen mittel- bis oder langfristige geheizt werden sind, kann diese Erwärmerung nicht verlangt werden. Der Mieter hat während der Heizperiode Türen und Fenster auch von unbenutzten Räumen zu verschließen zu lassen. Vorbenutzte Räume darf nicht zur Durchlüftung der Räume dienen. Bei Frost dürfen die Räumlichkeiten des Einrenters nicht auf „Null“ stehen. Für die Zeit vom 1. Mai bis 15. September besteht grundsätzlich kein Anspruch auf Beheizung. Eine bestimmte Temperatur kann nicht gewährleistet werden, wenn eine Durchlüftung durch Kälteeintritt, Unterbrechung des Betriebs während allgemein oder in einzelnen fremden Betrieben.

Es sind vorhandene Sammelabfuhranlagen zu verwenden (insbesondere wenn 7 bis 24 Uhr in Betrieb gehalten, und zwar bereit, daß die Temperatur an den Fußböden nicht unter 30 Grad Celsius sinkt, jedoch im Durchschnitt plus 30 Grad Celsius übersteigt. Eine Gewähr für ununterbrochene Beheizungsgemäße Raumtemperatur übernimmt der Vermieter nicht. Dem Mieter gilt der jeweilige Mietvertrag als Grundlage. Zum Einlegen von Wärme durch Heizkörper nicht entnehmen werden.

Es sind vorhandene Personen- oder Räumlichkeiten werden (insgesamt) in Betrieb gehalten, doch hat der Mieter keinen Anspruch auf ununterbrochene Heizung. Der Mieter verpflichtet sich: die Aufstellungsbedingungen in allen Punkten zu erfüllen; er verpflichtet insbesondere den Vermieter gegenüber mit Schadenersatzpflichtige wegen Unfalls irgendwelcher Art, es sei denn, daß der Vermieter ein Verschulden trifft.

Es sind vorhandene Personen- oder Räumlichkeiten werden (insgesamt) in Betrieb gehalten, doch hat der Mieter keinen Anspruch auf ununterbrochene Heizung. Der Mieter verpflichtet sich: die Aufstellungsbedingungen in allen Punkten zu erfüllen; er verpflichtet insbesondere den Vermieter gegenüber mit Schadenersatzpflichtige wegen Unfalls irgendwelcher Art, es sei denn, daß der Vermieter ein Verschulden trifft.

Es sind vorhandene Personen- oder Räumlichkeiten werden (insgesamt) in Betrieb gehalten, doch hat der Mieter keinen Anspruch auf ununterbrochene Heizung. Der Mieter verpflichtet sich: die Aufstellungsbedingungen in allen Punkten zu erfüllen; er verpflichtet insbesondere den Vermieter gegenüber mit Schadenersatzpflichtige wegen Unfalls irgendwelcher Art, es sei denn, daß der Vermieter ein Verschulden trifft.

C. Im Interesse der allgemeinen öffentlichen Ordnung und Sicherheit des öffentlichen Verkehrs:

Alle behördlichen Vorschriften (insbesondere die der Staat, Kantone und Gemeinden) sind zu beachten, wenn hierüber nichts ausdrücklich gesagt ist.

Keller, Böden und sonstige Räume dürfen nicht mit offener Luft betreten werden.

Veränderungen an Feuerstellen, Heiz- und Abzugströmen sind nur mit Genehmigung des Vermieters und unter Beachtung der behördlichen Vorschriften zulässig; die Mietsflächen haben aber für die regelmäßige und rechtzeitige Abfuhr der Abfälle Sorge zu tragen.

Betriebsmäßige Nutzung der Mietfläche ist es, den durch den behördlichen oder behördlich kontrollierten Aufschlag bedingten Maßnahmen und Anordnungen auch vorbereitende Art nachzukommen unter Beachtung des Rechts wichtiger Kündigung oder der Geltendmachung irgendwelcher Vertragsstrafe wegen einseitiger Vertragsaufhebung (Kündigung oder Vertragsaufhebung gegenüber der Mieter und Wohnfläche usw.).

Im Interesse des Brands- und Feuerungsschutzes dürfen nicht entzündliche Gegenstände, wie Brennmaterial, Papier- und Zeitungspakete, Patronen, Explosivstoffe, Dampfen, alle Klaffen und Holzwerkstoffe, Klebstoffe, Petroleum, Brennstoffe und gefährliche Flüssigkeiten in den Kellern und Wohnräumen nicht vorhanden sein. Gefährliche Gegenstände müssen, wenn sie nicht anderweitig aufbewahrt werden können, in aufgestellt werden, daß diese Räume in allen Teilen überdacht und zugängliche Weiden; keine Gegenstände, Kleider, Schuhe usw. dürfen nur in geschlossenen Kästen und Tragen aufbewahrt werden.

Das Mietverhältnis ist ein zeitlich befristeter Vertrag, der in höchstem Maße auf dem gegenseitigen Vertrauen angesetzt ist und der das allgemeine Wohlbefinden im Hause gewährleistet. Der Vermieter und Mieter sind verpflichtet: im Sinne einer wahren Volksgemeinschaft miteinander zu leben. Gegen Treue und Glauben und gegen die guten Sitten verstoßt es aber, wenn ein Vertragspartner keine Vertragsrechte einseitig geltend macht und wenn er seine Pflichten gegen den anderen Vertragspartner und gegen den anderen Hausbewohner willkürlich und schädlich verletzt.

Die Vertragschließenden erklären, daß sie nicht Juden im Sinne der ersten Verordnung zum Reichsbürgergesetz vom 14. November 1935 sind.

• Luxemburg, den 14.4. 1943

Die DIT als treuhänderische Verwalterin des Vermögens des Abges. Josef Kayser

• Bezeichnet: Bartha Karlowa

• Gezeichnet: Silbermagel

• geboren: als Mieter

• als Vermieter

Staatl. Preuss. Henneberg.
Gymnasium und Alumnat
Deutsche Internatenschule
Schleusingen, Thür. Wald

Schleusingen, den 24.7.44

13797

Urlaubsbescheinigung !

Georg Kaiser

Der Junge ist vom 25.7.1944 bis 31.8.1944

geb. am *5. Okt. 1930* einschliesslich

nach *Kuppenburg* beurlaubt.
(Heimurlaub) *(Christi-Grüßchen)*

Die Rückreise muss auf jeden Fall so frühzeitig angetreten werden, dass sie am 31.8.1944 abends beendet ist.

~~Beschäftigt über das Ausscheiden aus der Gemeinschaftsver-~~
~~einigung bis 31.8.1944 einschliesslich ist auszuhandeln.~~
Alle Militär- und Zivilbehörden werden gebeten, ihn ungehindert reisen zu lassen und ihn nach Kräften zu unterstützen.
Die Deutschen Heilsschulen sind kriegswichtige Anstalten.

~~Besondere Alumnatzeugnisse fallen nicht fort.~~

Kenntnisnahme des Bez. Berechtigten.

Der Oberstudiendirektor

Dr. Thier



Angemeldet am *31.7.44*
Abgemeldet am

Fahrkartenausgabe
Schleusingen
22. VII. 1944



La Habana Verado, le 3 décembre 1945

Chère famille Kayser

Votre aimable lettre du 1/11 vient de nous arriver et nous sommes vraiment heureux de savoir que vous êtes revenus tous les 4 sains et saufs à la chère patrie et à votre foyer de la rue Wilson. Le récit des souffrances que vous avez endurées est vraiment navrant. Quel bonheur que ce cauchemar ait pris fin et que tous les gens honnêtes aient pu retourner à une existence convenable. Pour tous les maux que les boches ont délibérément infligé à l'humanité pacifique, ils ne sauraient jamais être châtiés suffisamment.

Nous voudrions tant pouvoir retourner sans demeure, mais l'hiver impitoyable nous en empêche. D'ailleurs ce n'est pas très facile. Ici à la Havanne, on ne dispose que des transatlantiques espagnols pour faire la traversée. Nous avons présenté une demande de transit par les Etats-Unis pour pouvoir nous embarquer à New York, mais cette autorisation n'a pas encore été concédée. D'ici à Miami, c'est la ville américaine la plus rapprochée à Cuba, on voyage en avion. Vous voyez donc, que nous aurons fait, bien qu'involontairement un petit tour du monde, qui n'a pas toujours été très gai. Mais passons outre. Il y a certainement des gens qui ont souffert plus que nous. Ainsi de mon pauvre père, toutes les traces manquent et j'ai perdu tout espoir de le revoir.

Le reste de vos nouvelles m'a intéressé grandement. Je sais estimer à sa juste valeur et vous remercie de tout cœur, de ce que vous ayez pu conserver notre petit souvenir. Il me viendra très à propos pour remettre nos affaires en marche. Quant à la famille Ackermann, qui vivent dans notre maison, je les connais. Ils habitaient dans le temps

lettre de notre voisin Richard Friedmann à mes parents

au coin des rues d'Anvers et Michel Welter, mais à cette époque là ils n'avaient que 2 enfants.

J'ai appris avec plaisir que vos fils ont grandi et sont bien portants. Claire, notre aînée, qui était une toute petite poupée, lorsque nous fuîmes, assiste depuis 2 ans déjà à l'école. Elle parle correctement luxembourgeois, mais elle ne sait lire et écrire qu'en espagnol. Notre petite Yvonne hélas, victime innocente de la barbarie hitlerienne, souffre d'un choc nerveux, qui l'empêche de coordonner clairement ses actes et ses paroles. Espérons que le temps, ce grand médecin, puisse faire disparaître ces déficiences.

Voilà tout pour aujourd'hui. Nous comptons déjà avec impatience les jours qui nous séparent encore du 1^{er} mai, car c'est alors que nous pensons entreprendre notre voyage de retour, qui nous ramènera à la patrie et auprès de nos chers amis de la rue Wilson, auxquels nous liaient toujours les liens de voisinage les plus cordiaux.

Dans cette agréable attente, je reste bien sincèrement, votre ami

Richard Friedmann

Bien des compliments aux deux grand-mères, ainsi qu'aux familles Feipel et Aloyse Kayser.

Bien le bonjour Mme Friedmann et enfants

*Schleusingen, den 1 Mai 1946
Königsstrasse 9*

Liebe Familie Kayser

Zunächst will ich Ihnen für Ihren so großen Fleiß in der Korrespondenz herzlichen Dank sagen, mich aber gleichzeitig entschuldigen, daß ich so wenig schrieb. Es liegt dieses auch mit in der geistigen Verfassung, in welcher ich mich befinde. Mag wohl auch mit dem Unfall im August 45 zusammenhängen, wo ich am Kopf etwas miterwischte. Aber nun schreibe ich. Dabei will ich versuchen, im Rahmen der gegebenen Verhältnisse ein Bild zu entwerfen und dann auf ihre diverse Korrespondenzen antworten.

Am 15 Mai früh reisten sie ab, für uns leider, für sie aber Gott sei Dank. Die Beerenernte war zum grössten teil erfroren. Im Übrigen haben wir den Sommer so einigermaßen hingebacht. Es kam dann die Veränderung. Bekriegt, besiegt, vertrag dich mit der Einquartierung sagt Goethe. Ich muß sagen, wir können uns nicht beklagen. Wir wohnen noch (unberufen) wie sonst. Oben wohnt eine nette junge Frau (Mann gefallen) mit ihrem ganzen Hausrat. Mit den Abfällen von Robert helfen wir uns gerade durch noch

.....
.....
Man hält es nicht für möglich, aber es ist doch wahr. Was einem nicht alles passieren kann. Das Holz aus dem Bärenthal hat sehr gute Dienste getan. Nochmals herzlichen Dank für die treu geleistete Arbeit. Ohne dieses Holz wäre es eine Pleite geworden. Es hat mit euren Kohlen dazu, uns vor Kälte geschützt. Auch die Kartoffeln waren nicht zu verachten. Wir hatten den Kachelofen in Betrieb genommen und wenns schön warm war, sagte Marga, jetzt müßte Frau Kayser hier sein. Sie glauben ja gar nicht, wie sehr wir Sie vermissen. Prächtige, charakterfeste und moralisch hochstehende Menschen sind Sie. Das gibts nur einmal, das kommt nicht

Bleiben Sie alle gesund Lieber José! Deine Zeilen haben uns wehmütig gestimmt. Aber allerherzlichsten Dank dafür, daß Du mit Deinem Vetter in Nocher warest und eine stille Totenfeier am Todesort unseres geliebten Sohnes Klaus gehalten hast. Das werden wir Euch nie vergessen, solange wir leben.

.....

Das glaube ich wohl, daß der Aufbau bei Ihnen jahrelang dauert. Dieser gewisselose Rundstedt. So etwas nennt sich Feldherr! Wie haben Sie immer gebebt, als wir vor dem Radio saßen und England hörten. Ich merkte es wohl, was Sie für Sorge um Ihr schönes Land Luxemburg hatten. Und wie viele alliierte Menschen wurden auch hierbei getötet und verstümmelt. Warum sitzt dieser Kriegs - verbrecher Rundstedt nicht mit in Nürnberg auf der Anklagebank? Es ist einfach nicht zu glauben. Jetzt hat keiner von diesen Nazis etwas Böses getan. Ja noch nicht einmal Nazis waren sie. Nürnberger Gerichtshof werde hart.

.....

Wir bedauern es sehr, daß dieser Vetter, der oft nach Schleusingen an Sie schrieb, kein Lebenszeichen von sich gibt. Verlieren Sie aber die Geduld nicht. Vom Osten kommen jetzt nach hier öfter Nachrichten von Leuten, die seit zwei, auch drei Jahren nicht geschrieben hatten. Also weiter hoffen. Kein Mensch, kein Dichter ist im Stande, dieses unermessliche Elend zu schildern, was dieser irrsinnige Hitler über die Menschheit gebracht hat. Es wird noch viel Zeit vergehen, ehe zwischen allen Staaten wieder normale Beziehungen gepflogen werden können.

.....

Und nun zum Schluß. wir wünschen Ihnen nebst ihren Söhnen und auch der Familie Kieffer alles Gute für die Zukunft. Vor allem gute Gesundheit. Robert Walz lässt grüßen und ebenso Frau Käsemann. Grüsse an Famile Dr Kieffer.

Ihr Hermann Weiss

Hermann Weiss

Schleusingen, Thur. 30. I. 1946
Königsstrasse 9

Verehrliches Croix Rouge Luxembourgeoise
Mission de Repatriement
40. Nussählerstraße
Konradshöhe Tegel Berlin

Sehr geehrter Herr !

Für Ihr freundliches Schreiben vom 22. I sage ich Ihnen meinen besten Dank. Nachstehend gebe ich Ihnen eine Aufstellung der Gepäckstücke der Familie José Kayser, Luxemburg 16, rue Wilson zur gefl. Kenntnisnahme. Es sind:

1 Kiste Maß 100x60x55 cm 1 Kiste 100x60x55 cm
1 Kiste Maß 90x55x55 cm 1 Holzkoffer 100x50x50 cm
1 Kiste Maß 55x30x30 cm 2 Kisten je 50x45x40 cm
1 Koffer (Korb) 60x40x27cm 1 Koffer (Holz) 50x35x20 cm
1 Kofferkiste 72x45x40 cm 1 Sack Betten 60x70x70 cm

Ferner soll Herr Dr Kieffer, der zu dieser Familie gehört und der am hiesigen Gymnasium tätig war, noch eine Standuhr hier haben. Wo sie steht weiß ich. Wenn die Uhr mit nach Luxemburg soll, so müßte erst ein Lattenverschlag gemacht werden, damit sie gut ankommt. Die Größe wäre ungefähr 220x60x40 cm. Ich rate sehr, wegen dieser Uhr erst einmal in 16 rue Wilson Luxemburg anzufragen. Alle Stücke haben ein ziemlich schweres Gewicht. Weil viel Schnee gefallen ist und die Witterung schlecht ist, so würde ich raten, erst besseres Wetter abzuwarten. Die Sachen stehen hier trocken und unversehrt. Betreffend Luxemburger: In Heldburg Kreis Hildburghausen, etwa 40 km von hier (russische Zone) soll ein Luxemburger in einer Fabrick tätig gewesen sein. Ich habe Verwandte in Heldburg und schreibe deswegen hin. So bald ich Nachricht habe, gebe ich Ihnen Bescheid, ob der Mann noch da ist.

Bitte genehmigen Sie die Versicherung meiner
ausgezeichneten Hochachtung

Hermann Weiss

A Schleusingen mes parents s'habituaient vite à la vie en appartement privé dans une maison où vivait le propriétaire, une 2^{ème} famille allemande nommée Schüller et nous, les Kayser avec Lucien Kieffer.

Mes parents s'étaient arrangés avec Lucien. Lui continuerait à payer le loyer de 72 Reichsmark par mois et pour le reste, Lucien serait inclus dans notre ménage, et ma mère s'occuperait bien évidemment à lui faire le ménage.



Robert Walz, Jos Kayser, Lucien Kieffer

Mon père, employé comme comptable dans la fabrique de bas, fut présenté par Lucien à deux familles antinazies, les Walz et les Weiss, qui nous aidèrent à nous procurer des vivres en dehors des rations autorisées et écouter les radios clandestines, si possible les postes Beromünster (Suisse) ou BBC (Londres). Ces gens étaient des hommes influents de Schleusingen et des opposants depuis le début du régime nazi en place. Au moment où Lucien Kieffer, alias Studienrat Dr Lutz Kieffer, mathématicien vite reconnu et estimé, avait fait son apparition dans le lieu, il était encore un inconnu et il avait été testé par Messieurs Robert Walz et Hermann Weiss pour

sonder ses opinions politiques et connaître les raisons de sa déportation. Il avait ensuite donné des leçons privées à Christa Walz tout comme à Klaus Weiss, les jeunes étudiants des familles respectives. Christa et Klaus avaient réussi leur Abitur sans doute grâce à l'enseignement efficace de Lucien. Aussi les premiers contacts avaient-ils vite fait de tisser une amitié solide et indéfectible dont profiteraient également mes parents pendant tout leur séjour à Schleusingen et les deux familles après la guerre grâce aux contacts avec mes parents.



Ceux-ci se trouvaient ainsi sous le «pallium» de la Résistance «light» allemande de Schleusingen. Obtention de vivres hors cartes, obtention de certificats nécessaires pour partir avec mon frère pendant les vacances, protection pour mes parents qui ne furent jamais opportunés quand il devint apparent que nous ne rentrerions plus à Schleusingen après le 1^{er} septembre 1944.

Peu de temps après son Abitur, Klaus Weiss né le 30.12.1926 fut

mobilisé pour le service militaire début juillet 1944. Son père lui avait conseillé de fuir si possible l'armée allemande pour rejoindre les Anglo-Américains le moment venu, mais le pauvre Klaus est mort pendant l'offensive des Ardennes dans le village de Nocher près de Wiltz, tué par un obus le 20.12.1944 alors qu'il se trouvait devant la porte d'une grange, peut-être pour guetter l'occasion de s'échapper. Il est enterré au cimetière allemand de Hamm où ses parents, par après, sont venus plusieurs fois s'incliner devant sa tombe. Ils logeaient alors chez nous.

Mon père lui aussi vivait constamment sous la menace d'être enrôlé dans l'armée allemande, qui avait besoin de plus en plus de combattants. Ainsi j'ai trouvé dans ses dossiers un brouillon de réponse qu'il avait préparé, ensemble avec Lucien Kieffer, pour rédiger le moment venu une lettre destinée au commissaire de district («Landrat») en réponse à un appel général de mobilisation («amtliche Bekanntmachung») de tous les sans-papiers («Staatenlose»), pour obtenir la libération du service militaire, auquel il essayait de se soustraire à tout prix. (voir brouillon de lettre en annexe page 134 et 135).



Ce fut bientôt (6 juin 1944) l'annonce de l'invasion anglo-américaine en Normandie, événement minimisé par la presse allemande. «Die werden wir bald wieder ins Meer schmeissen», (nous allons bientôt les jeter à la mer) fut un slogan répandu. Mais pour nous autres, c'était le moment longtemps attendu devant entraîner rapidement la fin de la guerre et celle de nos souffrances.

A côté des tâches journalières d'études dures pour moi, le matin école officielle, l'après-midi leçons privées en latin et mathématiques, il y a à noter quelques sorties, promenades à pied dans la belle



région forestière du «Thüringer Wald». Mon père avait vite compris que dans certains ruisseaux pleins de truites qu'il nourrissait et observait journallement en se rendant au travail, il y avait possibilité de se procurer un menu supplémentaire de temps en temps. A la fabrique où il travaillait, la direction, me semble-t-il, ne l'importunait avec aucune activité politique quelconque. Il voyait régulièrement Messieurs Walz et Weiss.

Vers la fin du mois de juillet 1944, mon père m'informa que lui et maman avaient décidé que Lucien nous ramènerait à Luxembourg pour le temps des vacances scolaires, si toutefois il obtenait une autorisation du directeur de l'école. Mon père préférait ne pas faire de demande à cet effet aux autorités SS à Berlin, car celles-ci n'auraient pas manqué de douter de la légalité de ce privilège.

Nous voyagerions donc comme tous les petits Allemands à l'intérieur du Reich, avec évidemment obligation d'être de retour pour le 1^{er} septembre 1944, date du début de la nouvelle année scolaire.



Schleusingen, juin 1944